

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

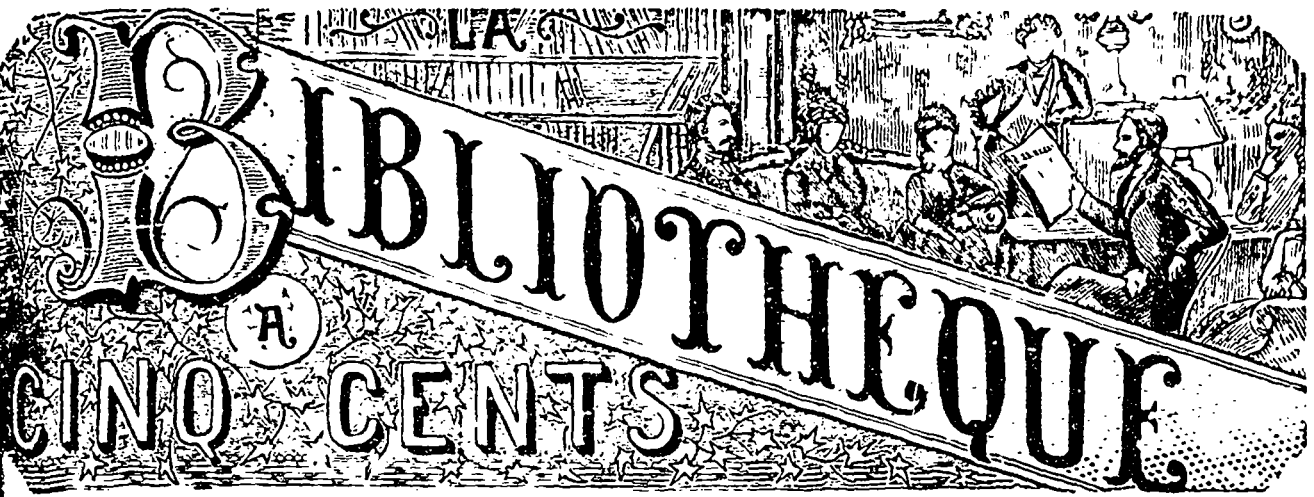
Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

104832



Publiée par Poirier, Bossette & Cie, 1540 rue Notre-Dame

Vol. V

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 4 OCTOBRE 1888

{ UN NUMERO }
6 CENTS

No. 26

LES ENFANTS PERDUS !

Septième Partie du CHEMIN DES LARMES



Au secours ! au secours ! cria Georges de toutes ses forces. (Page 597)

LES ENFANTS PERDUS !

(Septième partie du CHEMIN DES LARMES)

I RENSEIGNEMENTS

Nous savons que pour être renseigné aussi exactement que possible au sujet de la comtesse de Verdraine, Etienne Denizot avait prié un de ses amis, avoué à Dijon, d'écrire à un de ses confrères de Grenoble; nous savons également que ce dernier avait immédiatement répondu et que l'ami d'Etienne s'était empressé de lui transmettre la lettre de son confrère, lettre qui avait surtout motivé cette décision du jeune homme de se rendre sans retard auprès de la comtesse Paule afin de la déterminer à revenir à Saint-Amand.

Etienne arriva à Grenoble à une heure assez avancée de la nuit; il descendit dans un hôtel non loin de la gare, où il passa le reste de la nuit. Le matin, à huit heures, il se présenta chez M. Douillon, l'avoué qui avait fourni les renseignements sur le comte et la comtesse de Verdraine.

On répondit à Etienne que l'étude n'était pas encore ouverte et que M. Douillon n'était jamais visible avant neuf heures. Etienne, dans son impatience, n'avait pas pensé que les avoués de Grenoble, aussi bien que ceux des autres villes, ne se lèvent pas aux premiers chants du coq comme les cultivateurs, et qu'ils ne sont dans leur cabinet qu'à des heures fixes.

Etienne fit une promenade à travers la ville dont il ne songea même pas à regarder les monuments et attendit ainsi que neuf heures sonnassent. Il était revenu devant la maison de l'avoué décorée de quatre panonceaux. Il entra, attendit encore un bon quart d'heure, puis fut introduit dans le cabinet de M. Douillon, un homme d'une quarantaine d'années, qui n'avait rien de majestueux, mais dont la figure souriante et l'air affable et bon mirent tout de suite Etienne à son aise.

— Monsieur, dit le jeune homme, je suis de Saint-Amand-les-Vignes, arrondissement de Beaune.

— Ah! vous êtes de Saint-Amand-les-Vignes, très bien, monsieur; le nom de cette localité ne m'est pas inconnu.

— Je dois aussi vous dire qui je suis, monsieur; je me nomme Etienne Denizot et suis cultivateur à Saint-Amand.

L'avoué eut comme un zourire sur les lèvres et examina le paysan avec intérêt.

— Votre nom ne m'est pas non plus inconnu, monsieur Denizot, dit-il; il y a trois ans on a parlé de vous à Grenoble.

— En effet, monsieur, répondit le jeune homme devenant très rouge, à cette époque, j'ai été soupçonné...

— C'est une idée qui était venue à mon ami Daubrun, notre juge d'instruction; la justice n'est pas aveugle, ce sont les magistrats qui le sont quelquefois; mais ne parlons plus de cela; asseyez-vous, monsieur Denizot, et veuillez me faire connaître l'objet de votre visite.

— Monsieur, je suis un ami de la famille de Mme la comtesse de Verdraine, et je n'ai pas besoin de vous faire un long discours pour vous donner l'assurance que je suis resté l'ami de Mme de Verdraine et qu'elle n'en a pas un plus sûr et plus dévoué que moi.

— Peut-être, monsieur, êtes-vous pour Mme la comtesse plus encore qu'un ami; ceci ne me regarde point: veuillez continuer, je vous prie.

— J'ai été l'ami d'enfance de Mme de Verdraine, monsieur, et vous avez raison, je suis pour elle plus qu'un ami, je suis un frère.

— C'est ce que je voulais dire.

— A une demande de renseignements que vous a adressée M. Burel, avoué à Dijon, vous avez bien voulu répondre.

— Entre confrères, ces choses-là ne se refusent point.

— M. Burel est un de mes amis, monsieur, et c'est à ma prière qu'il vous a écrit.

— Ah!

— Il vous a remercié, et vous me permettez, n'est-ce pas? de joindre mes remerciements aux siens.

L'avoué s'inclina.

— Monsieur, continua Etienne, nous savions un peu déjà à Saint-Amand ce qui se passait; votre lettre nous a tout confirmé, et c'est votre lettre qui m'a décidé à me rendre dans l'Isère, avec l'assentiment de la famille de Mme de Verdraine, bien entendu. Nous avons pensé, monsieur, que la comtesse et ses enfants avaient besoin d'être secourus, peut-être même protégés. C'est pour cela que je suis à Grenoble et que je serai bientôt aux Bergères afin de décider la comtesse de Verdraine à revenir immédiatement près de ses parents qui l'attendent.

Je suis arrivé à Grenoble dans la nuit et avant de me rendre aux Bergères, j'ai voulu vous voir, monsieur, pour vous remercier d'abord des renseignements que nous devons à votre obligeance et pour vous prier de vouloir bien me donner encore ceux qui, depuis, seraient venus à votre connaissance. Le comte de Verdraine est-il réellement, complètement ruiné?

— Complètement; pas plus tard qu'avant-hier tout ce qu'il possédait, meubles et immeubles, a été vendu aux enchères publiques par autorité de justice et il s'en faudra de beaucoup que ses créanciers soient tous intégralement payés. Toutefois ces gens-là qui sont d'ailleurs fort peu intéressants, ne perdront rien et gagneront gros dans cette affaire: on sait comment procèdent les usuriers; telle créance qui se monte à cent mille francs ne représente en réalité que cinquante mille francs déboursés tout au plus.

— Enfin la ruine est complète, définitive?

— Je vous l'ai dit.

— C'est affreux!

— C'est une des plus belles fortunes de l'Isère qu'un feu engoutie.

— Hélas! Et vous croyez qu'il ne restera rien à la comtesse et à ses enfants?

— Pas une obole, monsieur.

— Pauvre mère, pauvres petits!

— Oui, ils sont à plaindre.

— Mais Mme de Verdraine n'a-t-elle pas des bijoux de certaine valeur qui lui ont été donnés par Mme la baronne Bressac?

— Ses bijoux, monsieur, oh! ses bijoux! Ecoutez...

A vous je dirai cela!... Le comte de Verdraine est maintenant un homme tout à fait déconsidéré et qui n'a plus l'estime de personne; c'est un misérable! Il y a quelques mois, pour se procurer de l'argent, quarante mille francs, il a fait un faux en écriture privée.

— Oh!

— C'est à dire qu'il a souscrit en sa faveur un billet de cent mille francs qu'il a audacieusement signé du nom de M. de Miray, riche particulier de notre ville et autrefois l'ami du comte de Verdraine a endossé le billet et l'a fait escompter, le faisant ainsi parmi les valeurs de commerce. Le fameux billet a été présenté à M. de Miray qui a déclaré qu'il n'en était pas souscripteur et que le comte de Verdraine avait contrefait sa signature. Le billet était reconnu faux, il y avait crime et la comtesse fut aussitôt avertie.

Qu'a-t-elle fait? Pour sauver son mari, pour l'honneur de ses enfants, elle a vendu ses bijoux quarante mille francs, et, elle-même, chez le banquier, elle a brûlé l'écrit faux.

— Ah! monsieur, s'écria Etienne avec une sorte d'enthousiasme, ce que vous m'apprenez ne m'étonne point, je connais la comtesse de Verdraine, je la connais bien, allez; c'est une noble femme, non moins admirable comme épouse que comme mère! C'est bien, ce qu'elle a fait; elle ne pouvait pas autrement!

— C'est mon sentiment, monsieur Denizot, et aussi le sentiment des quelques personnes qui connaissent la chose. Seulement, d'après ce qui m'a été dit, et je tiens cela de bonne source, la comtesse avait déjà vendu précédemment plusieurs de ses bijoux afin de subvenir aux premières nécessités de la vie; de sorte qu'elle est peut-être, à ce moment, à la

ressources ; et comme elle est trop fière pour demander à quelqu'un quoi que ce soit, il est à craindre que demain elle n'ait pas de pain à donner à ses enfants.

— Mon Dieu, mon Dieu ! gémit le jeune homme.

— Vous avez bien fait de venir, reprit M. Douillon ; vous ne vous êtes pas trompé en pensant que la comtesse et ses enfants avaient besoin d'être secourus et peut-être même protégés.

L'avoué s'arrêta et parut réfléchir.

Etienne le regardait fixement, avec inquiétude.

— Monsieur, fit-il, je vois sur votre visage, dans vos yeux, que vous ne m'avez pas tout appris, qu'il y a encore quelque chose que vous hésitez à me dire... Ah ! je vous en prie, au nom de ces trois malheureux abandonnés, ne me cachez rien.

— Non, répondit M. Douillon, je ne puis vous dire cela, je n'en ai pas le droit ; d'ailleurs, c'est une chose que j'ai apprise il y a deux jours, indirectement, et qui peut-être est fautive.

— Mais, monsieur, vous faites naître en moi une angoisse mortelle !

— Non, non, rassurez-vous, monsieur Denizot, vous êtes à Grenoble, dans quelques heures vous serez aux Bergères, la comtesse et ses enfants n'ont plus rien à redouter.

— Ainsi, monsieur, comme vous le disiez tout à l'heure, j'ai bien fait de venir ?

— Oui.

— Voyons, monsieur, est-ce que la comtesse et ses enfants courent quelque danger ?

— Je ne sais pas... Monsieur Denizot, vous êtes venu principalement pour décider Mme de Verdraine à retourner à Saint-Amand, près de ses parents ?

— J'ai eu l'honneur de vous le dire, monsieur.

— Eh bien, vous n'aurez, je crois, aucune difficulté à obtenir de la comtesse ce que vous désirez.

— Pourquoi croyez-vous cela ?

— Pourquoi ? D'abord parce que, comme je vous l'ai dit, Mme la comtesse de Verdraine est sans ressource ou le sera bientôt ; ensuite parce qu'elle ne peut plus demeurer aux Bergères, et je suis convaincu qu'elle a songé déjà à prendre ses dispositions pour s'en éloigner.

— Je comprends, la ferme des Bergères venant d'être vendue.

— Voilà, monsieur ; d'autant plus que les Bergères et aussi le domaine de Verdraine ont été adjugés à ce M. de Miray que j'ai le plaisir de vous parler.

— Cet homme serait-il donc un ennemi de la comtesse ?

— Elle a peut-être quelque raison de se défier de M. de Miray. Je vous ai renseigné aussi bien qu'il m'était possible, monsieur Denizot ; et si rien ne vous retient aujourd'hui dans la ville, rendez-vous sans retard aux Bergères. Dans la situation où se trouve la comtesse, on ne peut pas savoir quels événements peuvent se produire.

— Monsieur, il y a toujours cette chose que vous ne me dites pas.

— C'est à Mme de Verdraine à vous l'apprendre, si elle le veut bien.

— Je vous remercie, monsieur, je vous remercie mille fois pour votre cordial accueil.

— Je le devais à un homme qui m'inspire une vive sympathie.

L'avoué, tendant sa main à Etienne, ajouta :

— Rappelez-vous de moi à l'occasion, monsieur Denizot ; je serai toujours à votre service.

— Encore une fois, merci, monsieur.

Le jeune homme sortit de la maison de M. Douillon très satisfait. Quelle était donc cette chose que l'avoué lui avait dite, qui était ou pouvait ne pas être ? Evidemment il y avait là quelque mystère ; mais Etienne n'essaya pas de l'approfondir ; il n'avait pas de temps à perdre en réflexions stériles. Il se hâta ainsi que le lui avait conseillé M. Douillon, se rendant sans retard auprès de la comtesse.

— Cependant, comme il n'avait fait la veille que deux mauvais repas et qu'il se sentait l'estomac creux, il entra dans un

restaurant et déjeuna très vite. Ensuite il se rendit chez un loueur de voitures qu'on lui indiqua et fit prix avec lui pour le conduire à la ferme des Bergères.

Il arriva à la ferme vers trois heures de l'après-midi.

Mme Verdret et Marianne causaient dans la cour, assises à l'ombre. Inutile de dire que le sujet de leur conversation très animée était la comtesse et ses enfants.

Etienne s'avança vers elles.

— Monsieur, que désirez-vous ? demanda la fermière.

— Je viens voir Mme la comtesse de Verdraine ; je suis de Saint-Amand-les-Vignes, et suis envoyé vers elle par ses parents.

Les deux femmes levèrent leurs bras vers le ciel.

— Malheureusement, monsieur, répondit Marianne avec un profond accent de tristesse, Mme la comtesse n'est plus ici.

— Elle n'est plus ici ! s'écria le jeune homme en pâlisant ; mon Dieu ! qui m'apprenez-vous ? Mais où donc est-elle ?

— Hélas ! monsieur nous l'ignorons, et vous nous voyez à cause de cela fort en peine.

— Vous l'ignorez ! balbutia Etienne éperdu ; mais les enfants, les enfants ?

— Mme la comtesse les a emmenés.

— Et vous ne savez pas où elle est allée ?

— Hélas ! non.

— Mais elle donc partie sans rien dire ?

— Sans rien dire, monsieur, et sans que l'on se soit douté de son projet.

— Quand donc est-elle partie ?

— La nuit dernière vers deux heures du matin.

— La nuit dernière, à deux heures du matin, répéta Etienne dont l'agitation allait toujours croissant ; voyons, je cherche à comprendre, il faut que je comprenne... Une voiture est venue prendre Mme la comtesse et ses enfants, je saurai par le conducteur de cette voiture où il a conduit ses voyageurs.

— Vous ne saurez rien, monsieur, répondit la fermière ; vous ne saurez pas plus que nous ne savons, nous ; pas plus que M. de Miray qui, espérant rejoindre Mme la comtesse, est allé à cheval presque jusqu'à Saint-Marcellin.

Au nom du nouveau propriétaire des Bergères, Etienne avait tressailli.

— Mon Dieu, madame, dit le jeune homme que l'angoisse dévorait, je vous en prie, expliquez-moi...

— Voici la chose, monsieur : Sans avoir rien dit ni à Marianne, sa vieille servante, ni à mon mari, ni à moi, ni à personne, Mme la comtesse est partie à pied avec Georges et Edouard et il nous a été impossible de savoir de quel côté elle est allée.

— Ma pauvre maîtresse, mes pauvres mignons ! s'écria la vieille servante en pleurant.

— Et vous ne savez pas, vous ne soupçonnez pas la cause de ce départ précipité, presque mystérieux ? demanda Etienne.

— Non, nous ne pouvons pas deviner quelle idée a pu passer tout à coup par la tête de madame la comtesse.

— Elle ne sait pas, mais je sais, moi, murmura la vieille servante entre ses dents.

— Toujours est-il, monsieur, continua la fermière, qu'elle est partie comme ça, à pied, au milieu de la nuit noire... Je vous demande un peu si c'était raisonnable, si ce n'était pas folie ! Quelle fatigue pour les pauvres petits ! Georges, passe encore, mais Edouard, un enfant de quatre ans !

— Il faut que le nouveau propriétaire des Bergères, M. de Miray, dont vous me parliez tout à l'heure, ait chassé Mme la comtesse de Verdraine ! dit le jeune homme d'une voix sourde.

— Oh ! ne croyez pas cela ! exclama la fermière ; M. de Miray, notre nouveau maître, est bien le meilleur des hommes, et il est désolé que Mme la comtesse soit partie.

La vieille Marianne eut une expression de physionomie accompagnée d'un clignement d'yeux qui signifiait :

— Quand je serai seule avec vous, j'aurai quelque chose à vous dire.

— Ah ! fit le jeune homme, qui avait compris.

La fermière, qui aimait à causer, poursuivit :

—En cachette de sa servante, n'est-ce pas, Marianne ? Mme la comtesse a fait ses malles hier soir, et, naturellement, elles les a laissées dans sa chambre. Elle n'a absolument emporté, me disait Marianne, quand vous êtes entré dans la cour, que quelques provisions pour manger, dans un petit sac de voyage.

—Je pensais ce matin, dit Marianne, d'une voix pleine de larmes, que madame avait aussi emporté ses bijoux dans son sac ; mais nous avons appris tout à l'heure que madame, il y a quelques jours, avait vendu tous ses bijoux pour payer une dette d'honneur de M. le comte. De sorte, monsieur, que ma pauvre maîtresse n'a plus rien, plus rien. Elle me devait deux cents francs sur mes gages ; elle a absolument voulu me les donner. Ah ! si j'avais su... Enfin si elle est partie avec cinquante ou soixante francs, c'est tout au plus. Mon Dieu, mon Dieu, comment pourra-t-elle faire ? Ah ! tenez, monsieur, quand on voit certaines choses, on voudrait être morte !

—Tout de même, dit Mme Verdret, Miro ne revient pas.

—Ah ! Miro fit Etienne, le chien de Mme de Verdraine !

—Le chien de madame et plus encore, je crois bien, celui des enfants, dit Marianne.

—Il était à l'attache, reprit la fermière, et il a vu partir Mme la comtesse et les enfants sans pouvoir les suivre. Ce qu'il a dû gémir, le pauvre Miro !

Ce matin, à neuf heures, mon mari l'a détaché... Ouf ! ouf ! ouf ! En trois bonds, il a été hors de la cour et il est parti comme un trait à la recherche de sa maîtresse et de ses jeunes maîtres. Les a-t-il retrouvés ? Nous ne savons pas. Toujours est-il qu'il ne revient pas.

—Miro, le bon chien Miro ne reviendra plus, dit gravement la vieille servante ; s'il ne parvient pas à retrouver Mme la comtesse et les enfants, il se laissera mourir de faim sur un chemin ou au pied d'un buisson.

La fermière se leva.

—Je ne fais pas attention que le temps passe vite, dit-elle, monsieur, vous m'excuserez si je vous quitte ainsi, brusquement, mais je suis attendue à l'étable.

—Ah ! oui, c'est vrai, fit Marianne, vous avez les veaux à faire têter avant que le garçon vienne prendre les vaches pour les mener au pâturage.

—Dans une ferme il y a toujours à faire, ajouta Mme Verdret.

—Je sais ce que c'est, répondit Etienne ; allez à vos occupations, madame ; vous n'avez pas à vous gêner avec moi.

—Si vous ne partez pas tout de suite, monsieur, vous verrez probablement mon mari et aussi notre nouveau maître, M. de Miray ; ils sont allés visiter ensemble les terres de la ferme.

Le jeune homme et la vieille servante échangèrent un regard rapide.

La fermière s'éloigna dans la direction des écuries.

—Je savais qu'elle n'allait pas tarder à nous quitter, dit Marianne.

—Je suis heureux de rester seul avec vous ; j'ai compris que vous aviez quelque chose à me dire.

—Oui, quelque chose... Vous êtes envoyé par les parents de Mme la comtesse ; de plus je vois bien que vous êtes un brave monsieur, et j'ai en vous entière confiance.

II

DOULEURS D'ETIENNE

Après un instant de silence, Marianne reprit la parole.

—Voyez-vous, monsieur, dit-elle, on est obligé quelquefois de garder pour soi ce que l'on a sur le cœur ; je ne pouvais pas parler devant Mme Verdret, bien qu'elle soit une excellente femme qui était très attachée à Mme la comtesse et aux deux chéris ; mais, hier, Jérôme Verdret s'est arrangé avec M. de Miray et il reste le fermier des Bergères, or, vous savez, monsieur, tout nouveau, tout beau, et voilà pourquoi,

même avec Roso Verdret, je crois devoir être prudente ; d'ailleurs la prudence n'a jamais été une mauvaise chose

—C'est vrai, appuya Etienne.

—Donc, les Verdret restent aux Bergères ; ont-ils tort, ont-ils raison ? ça, c'est leur affaire. Moi, monsieur, je serais déjà partie si je n'avais pas l'espoir de savoir bientôt ce que sont devenus ma maîtresse et les enfants que j'adorais. Je resterai ici encore quatre ou cinq jours, à moins que M. de Miray ne me mette à la porte, et il en est bien capable.

M. de Miray, monsieur, n'est pas du tout un bon homme, il est, au contraire, méchant, vindicatif, haineux tenez, je ne crains pas de vous le dire, c'est un misérable !

—Ah ! je m'en doutais ! murmura le jeune homme.

—Si Mme la comtesse est partie comme ça, la nuit, avec ses enfants, qui ne sont pas habitués à la marche, à la fatigue, les pauvres mignons, c'est à cause de M. de Miray. Ma maîtresse avait peur de M. de Miray.

—Mais pourquoi, pourquoi ?

—Je vous le dirai, monsieur, oui, je vous le dirai, car il est peut-être bon que vous connaissiez cet ancien ami de M. le comte, que Mme la comtesse appelait un homme néfaste.

Il y a quelque temps de cela, quand ma chère maîtresse apprit que M. le comte était ruiné et que l'on allait tout vendre, elle m'a dit :

—“Marianne, je n'ai plus guère à rester ici, car la ferme des Bergères va être vendue comme le reste ; quand tout sera fini, quand je saurai que je n'ai plus rien à attendre je me retournerai en Bourgogne auprès de ma mère, de mon père et de mon grand-père ; ils m'aiment toujours ; ils me rassureront bien, et mes enfants et moi nous ne serons pas sans asile.

Quand elle me disait cela, monsieur, continua la vieille servante avec de grosses larmes dans les yeux, elle n'avait pu encore vendre ses bijoux ; elle comptait bien les vendre, cependant, mais afin d'avoir l'argent nécessaire pour élever Georges et Edouard. Pauvre chère maîtresse, il était dit qu'il lui resterait rien, absolument rien.

Vous comprenez bien, n'est-ce pas, monsieur, que si elle s'est mise en route à pied, surtout avec les enfants, ce qu'elle n'avait pas assez d'argent pour voyager autrement.

—Oh ! c'est affreux ! fit Etienne, qui avait peine à maîtriser son émotion.

—Eh bien, monsieur, je vous le dis et j'en suis sûre, Mme la comtesse a entrepris de se rendre à pied en Bourgogne, mais comment fera-t-elle, mon Dieu, comment fera-t-elle ! Oh ! oh ! entreprendre un si long voyage avec des enfants petits !... Mais si l'argent vient à lui manquer, et il lui manquera, il faudra donc qu'elle mendie !...

Oh ! la comtesse de Verdraine obligée de mendier son pain et celui de ses enfants ! Obligée de dormir dans les champs la belle étoile ou sur la paille d'un grenier !

Oh ! monsieur le marquis ! Oh ! madame la baronne, diriez-vous, mon Dieu, si vous étiez encore de ce monde !

La pauvre vieille se mit à sangloter.

Le jeune homme, ne pouvant plus se contenir, pleura aussi.

Essuyant ses yeux et étouffant ses sanglots, la vieille servante reprit :

—Eh bien, oui, monsieur, depuis ce matin deux heures Mme la comtesse et ses enfants sont sur un des chemins qui mènent en Bourgogne. A vous je peux dire cela, mais je ne le dirai pas à M. de Miray, parce qu'il se mettrait tout de suite à la poursuite de madame et je frissonne en pensant ce qui arriverait s'il parvenait à la retrouver.

—Mais que redoutez-vous donc ?

—Je n'en sais rien, monsieur ; seulement, voyez-vous, M. de Miray est capable de tout.

—Oui, vous me l'avez dit, c'est un misérable.

—Peut-être pire encore.

—Enfin il est l'ennemi de Mme de Verdraine.

—Son implacable ennemi.

—Mais que lui a-t-elle donc fait, à cet homme !

— Ah ! ce qu'elle lui a fait, ce qu'elle lui a fait !... Il faut vous dire que pendant longtemps Mme la comtesse a cru que M. de Miray, ami de M. le comte, était aussi le sien. Il venait souvent, très souvent à l'hôtel de Verdraine, sans que madame pût se douter de ses intentions.

Un jour, M. le comte n'était pas encore parti avec cette affreuse Mme de Brogniès que le bon Dieu a si bien punie, et c'était justice, un jour donc il y eut entre Mme la comtesse et M. de Miray une scène épouvantable...

Oui, monsieur, il osa insulter, outrager Mme la comtesse par ses propositions ignobles et je crois bien même qu'il essaya de lui faire violence. Ah ! mais il trouva à qui parler. Après lui avoir dit tout ce qu'elle pensait de lui, après l'avoir traité comme il le méritait, Mme la comtesse le chassa, ni plus ni moins qu'elle aurait flanqué à la porte un domestique voleur ou qui lui aurait manqué de respect.

— Alors, alors ? balbutia Etienne d'une voix sourde, étranglée.

— Dame, il s'en alla et, à ce moment, il n'en menait pas large, je vous assure. Il était rouge comme une écrevisse cuite et il avait un regard qui me fit peur quand il passa près de moi. Je l'entendis qui disait, en sortant de l'hôtel :

— « Comtesse de Verdraine, tu te repentiras cruellement de tes paroles ; tôt ou tard, ma vengeance saura t'atteindre ; je te ferai pleurer des larmes de sang ! »

— Il se permettait de tutoyer Mme la comtesse ; il se le permettait, mais parce qu'il n'était pas devant elle.

Voilà, monsieur, voilà pourquoi cet homme est devenu l'ennemi mortel de Mme la comtesse. Mais pouvait-elle faire autrement que de le repousser avec indignation, avec mépris, avec dégoût ?

Depuis ce jour Mme la comtesse ne l'avait pas revu et peut-être n'avait-elle plus entendu parler de lui ; mais soyez-en sûr, monsieur, caché dans l'ombre, rampant comme le serpent, il n'a pas cessé un instant de poursuivre ma pauvre maîtresse de sa haine... Ah ! rien ne m'ôtera de l'idée qu'il n'est pas complètement étranger à la ruine si rapidement accomplie de M. le comte. Et n'est-ce pas par esprit de vengeance, dans l'intérêt de quelque monstrueux projet qu'il a acheté le domaine de Verdraine et la ferme des Bergères ?

— Peut-être, murmura Etienne devenu pensif.

— Depuis avant-hier seulement il est le propriétaire de Verdraine et des Bergères, poursuit Marianne, et hier matin vers onze heures, il est arrivé ici tout chaud, tout bouillant, comme s'il eût eu hâte de dire à ma maîtresse : « Vous n'êtes pas chez vous, vous êtes chez moi. » J'étais occupée au fond du jardin, je ne l'ai pas vu entrer dans le pavillon, de sorte qu'il a pu surprendre Mme la comtesse, qui était en train d'écrire une lettre.

Ils ont causé longuement, et de ma cuisine j'ai entendu de nombreux éclats de voix. Je ne sais pas ce qu'ils ont pu dire, mais je me suis jamais permis d'écouter aux portes ; mais ce que je sais, ce que j'ai vu, c'est lorsque M. de Miray est sorti du salon où les enfants étaient venus retrouver leur mère, il avait l'air très en colère.

Je servis le déjeuner, Mme la comtesse ne put rien manger, elle ne passait pas ; voyant cela, je lui fis boire du thé. Elle fut toute drôle et d'une tristesse... On voyait qu'elle souffrait, ses yeux étaient brillants et comme égarés ; elle était convenue en elle-même et, certainement, elle songeait déjà à partir la nuit, car M. de Miray avait annoncé qu'il reviendrait ce matin, et elle ne voulait pas le revoir.

Je vous le répète, monsieur, elle connaît cet homme, elle sait de quoi il est capable, elle l'a en horreur et la terreur et il lui inspire la pousserait à se précipiter au fond d'un puits.

Dans l'après-midi, elle n'est pas descendue au jardin comme d'habitude ; pour la première fois, peut-être, elle a laissé les enfants jouer seuls avec Miro. Moi, je faisais mon ouvrage et je croyais que madame la comtesse écrivait. Elle resta enfermée dans le salon ou dans sa chambre et celle de ses

enfants, et ce n'est que ce matin, en voyant les armoires vides et les malles remplies, que j'ai su à quoi elle s'était occupée toute la soirée.

Au repas du soir elle a mangé un peu ; mais elle n'était toujours point dans son état naturel ; elle était agitée, paraissait inquiète, avait comme la fièvre. Presque tout de suite après le dîner, elle coucha les enfants ; mais elle ne se coucha pas, elle, car ce matin je n'ai pas trouvé son lit défait ; elle est restée dans la chambre de ses enfants, sur un canapé, et il est probable qu'elle n'a pas dormi. Elle n'avait pas éteint la lampe, qui a brûlé toute la nuit.

Enfin, monsieur, l'heure venue elle a réveillé les deux chéris, les a habillés et... ils sont partis, ils sont partis, je ne les verrai plus !

Et Marianne se remit à pleurer.

Etienne lui prit la main et la pressa doucement.

— Espérez, ma brave femme, lui dit-il d'une voix vibrante d'émotion, espérez ! Dieu n'abandonnera pas ces trois infortunés, il veillera sur eux et les protégera, ayez comme moi confiance en la justice divine, le malheur ne saurait être toujours pour les innocents, pour les victimes. Il se lassera de poursuivre la comtesse de Verdraine et ses enfants !

— Ah ! monsieur, que le Seigneur vous entende !

— Il m'a entendu, répliqua gravement le jeune homme, et je vous dis encore : Espérez ! Vous aimiez votre maîtresse, vous aimiez Georges et Edouard, c'est bien, vous les reverrez ! La vieille servante joignit les mains et regarda le ciel.

— Oh ! dit-elle, que je puisse entendre une fois encore la douce voix de ma maîtresse, tenir sur mes genoux, dans mes bras, mes jeunes maîtres !... Je ne demande que cela ; après, si elle le veut, la mort pourra me prendre, je mourrai contente !

Soudain, deux hommes parurent à l'entrée de la cour.

— Ce sont eux, M. de Miray et Jérôme Verdret, dit tout bas Marianne à Etienne.

Le jeune homme tressaillit, fronça les sourcils et devint très pâle. D'un seul coup d'œil jeté sur M. de Miray, il vit quel répugnant personnage était cet homme enflé de vanité, court, trapu, obèse, aux jambes de basset et ayant les allures d'un canard en promenade.

Et c'était là l'homme ou plutôt le magot qui avait poursuivi la comtesse Paule de ses obsessions, de ses rancunes, de sa haine !

Etienne se sentit pris d'un insurmontable dégoût et il lui sembla que ce serait pour lui une sorte de volupté de pouvoir écraser ce lâche insulteur comme un reptile. Mais il avait autre chose à faire qu'à chercher querelle au misérable. Et puis la vieille servante ne venait-elle pas de dire que la prudence n'était jamais une mauvaise chose ?

Les deux hommes s'étaient approchés.

Etienne ne bougea pas de place, il resta droit, presque raide, très calme en apparence et se contenta de saluer en touchant de l'index le bord de son chapeau.

— Qui est ce monsieur ? demanda de Miray s'adressant à Marianne.

— Monsieur est de la Bourgogne, répondit la vieille servante, il venait pour donner à Mme la comtesse des nouvelles de sa famille.

— Ah ! vraiment, fit le propriétaire des Bergères en toisant Etienne avec impertinence, ah ! vraiment, vous êtes Bourguignon ? Est-ce que vous connaissez la comtesse de Verdraine ?

— Oui, j'ai cet honneur.

— Peut-être êtes-vous un de ses amis ?

— Vous ne vous trompez pas, répliqua le jeune homme avec raideur et un éclair dans le regard ; je suis un ami de Mme la comtesse de Verdraine, prêt à la défendre contre qui que ce soit.

— Mme de Verdraine ne peut qu'être flattée de vous avoir pour champion, riposta de Miray d'un ton railleur. Hé, mais, vous êtes sans doute un paysan de Saint-Amand ?

— Oui, je suis un paysan de Saint-Amand, et je vous assure

re que les paysans de mon village valent bien d'autres hommes qui ne sont pas des paysans.

—Hé, hé, vous ne manquez pas d'orgueil !

—C'est possible, et je ne manque pas non plus de ce qui fait absolument défaut à d'autres.

—Tant mieux pour vous ; et je vous félicite de posséder tant de choses. Mais peut-on vous demander votre nom ?

—N'ayant aucune affaire à régler avec vous et rien à vous demander, je n'ai pas à vous dire qui je suis.

—A votre aise, mon cher monsieur, à votre aise, dit de Miray en riant jaune.

Il ajouta en ricanant :

—Monsieur... de Saint-Amand-les-Vignes voyage incognito, c'est parfait. Enfin, il paraît que vous apportez à la comtesse de Verdraine des nouvelles de sa famille, mais voyez comme c'est fâcheux, vous êtes venu inutilement aux Bergères. Cette servante a dû vous dire que celle dont vous êtes le champion n'était plus ici...

De Miray s'interrompit, enveloppa Etienne d'un regard louche, soupçonneux, et reprit :

—Mais ce que l'on a pu vous dire, vous le saviez sans doute mieux que personne ; allons, brave chevalier errant, déclarez donc franchement que vous vous étiez entendus, la comtesse et vous, et que c'est vous, la nuit dernière, qui êtes venu la chercher avec ses enfants.

Le jeune homme regarda fixement de Miray et murmura, en haussant les épaules :

—Il est fou !

Evidemment, le nouveau maître des Bergères cherchait à plaider le faux pour savoir le vrai. Disons-le, la présence à la ferme du Bourguignon l'intriguait, lui causait même une certaine inquiétude.

Dans ce beau garçon, grand, vigoureux, qui ne paraissait pas avoir plus de trente-deux ans, à la figure ouverte, mais sévère, à l'air imposant, M. de Miray devinait l'ancien amoureux de la belle Paule, Etienne Denizot, dont l'enquête judiciaire au sujet de l'assassinat de la petite Isabelle avait révélé l'existence à Grenoble.

Mais pourquoi ce jeune homme de la Côte-d'Or était-il venu dans l'Isère ? Voilà ce que se demandait M. de Miray, ce qu'il ne pouvait deviner, et il enrageait.

Après un silence, il poursuivit :

—Vous êtes venu de Grenoble avec une voiture et cette voiture est là, devant la ferme ; eh bien, je crois comprendre... La comtesse n'a emporté ni son linge, ni celui de ses enfants, ni leurs effets d'habillement à tous trois ; le tout est dans des malles, prêt à partir, et vous êtes chargé de prendre ces bagages. Présentez-moi donc un mot de Mme de Verdraine, prouvant que vous venez de sa part, et les colis vous seront livrés.

—Monsieur, répliqua froidement Etienne, je n'ai rien à réclamer, et je ne vois pas où vous voulez en venir avec vos questions insidieuses. Je ne sais pas vraiment pourquoi j'ai perdu mon temps à vous écouter.

Les yeux de M. de Miray s'enflammèrent.

—Mon cher monsieur, dit-il, dédaigneux, et en se redressant avec hauteur, savez-vous à qui vous parlez ?

—Parfaitement, monsieur de Miray, et je sais un peu quelle espèce d'homme vous êtes.

De Miray sentit le coup de fouet, devint blême et eut un tremblement de colère.

Mais Etienne, impertinent à son tour, le regarda du haut en bas, puis lui tourna le dos brusquement, salua la vieille Marianne et le fermier et s'éloigna.

—Voilà un drôle à qui j'ai une envie furieuse de tirer les oreilles, dit de Miray à Jérôme.

—Je crois, monsieur, répondit le fermier, que la chose serait mal aisée et pourrait être dangereuse ; taillé comme l'est ce garçon, je vous assure qu'il ne ferait pas bon d'essayer seulement de toucher une de ses oreilles.

—Vous avez raison, Verdrot, je n'ai pas à me commettre avec ce rustre ; ces gens-là, on se contente de les faire bâtonner un jour par ses laquais.

Sur ces mots M. de Miray s'avança jusqu'à la porte de la cour. Etienne montait dans sa voiture. Les regards des deux hommes se croisèrent, chargés de colère et de haine, celui du gentilhomme hautain, hargneux, ironique ; celui du paysan, écrasant de mépris.

Le cocher fouetta ses chevaux, et un instant après la voiture disparut dans un nuage de poussière.

M. de Miray grinçait des dents.

III

LES RECHERCHES

Etienne n'était pas à une demi-lieue des Bergères qu'il pensait déjà plus à M. de Miray, mais beaucoup à ce que lui avait révélé la vieille servante. L'esprit tendu, concentré sur lui-même, il réfléchissait et, maintenant, toutes ses pensées se reportaient sur la comtesse et ses enfants se dirigeant à pied, voyage impossible, insensé, vers la Bourgogne.

Il n'en pouvait douter, la comtesse n'était pas partie, elle s'était enfuie, poussée par la terreur et l'horreur qui lui inspirait M. de Miray et sans songer aux obstacles qui, forcément, se dresseraient devant elle.

N'ayant que peu d'argent, elle n'avait pu songer à prendre le chemin de fer, et cela expliquait l'abandon de ses malles. C'était donc bien à pied qu'elle s'était mise en route ; mais cependant, comme le croyait Marianne, il lui restait une cinquantaine de francs, il lui avait été possible de se rendre à Lyon par le chemin de fer, à Lyon où elle pouvait se créer en sûreté, hors des atteintes de M. de Miray, et d'où elle pouvait écrire à ses parents de lui envoyer la somme nécessaire pour continuer sa route. Seulement, avait-elle eu ces idées ? C'était à s'en assurer.

Avant de partir, elle avait écrit une ou plusieurs lettres. A qui ? A ses parents ? Mais était-il admissible que bien des jours depuis plusieurs jours à retourner à Saint-Amand, elle eût attendu jusqu'à l'heure de son départ pour demander l'argent qui lui manquait ?

—Non, se disait Etienne, elle n'a écrit ni à son grand-père ni à sa mère, ni à personne de lui venir en aide dans sa détresse ; elle en a été empêchée par sa fierté, son amour-propre, une fausse honte.

Non, si elle avait voulu demander de l'argent à ses parents, qu'elle sait nécessaires, qu'elle sait pauvres elle n'aurait attendu au dernier moment.

D'ailleurs, reprenait le jeune homme, cette lettre ou ces lettres, écrites hier, n'avaient plus aucune raison d'être envoyées, puisque la malheureuse ne pouvait pas dire ce qu'elle aurait à lui répondre.

Etienne, connaissant bien le caractère de Paule, pour d'autant mieux s'ancrer dans ses opinions.

La jeune femme avait écrit un jour à ses parents :

« Ayez encore un peu de patience, bientôt vous me verrez arriver près de vous avec mes enfants ; je veux vous surprendre. »

Donc, c'était bien dans l'idée de la comtesse d'arriver à Saint-Amand sans être attendue, sans avoir prévenu personne et rien n'indiquait qu'elle eût changé d'idée. Il est vrai que le jour où elle écrivait cela à ses parents, elle ne savait que l'argent lui manquerait pour faire le voyage.

Malgré tout et tout en pesant le pour et le contre, Etienne arrivait à se persuader, comme l'était la vieille servante, que la comtesse s'était lancée dans cette entreprise téméraire et folle de se rendre à pied en Bourgogne, dût-elle, sur le chemin, mendier son pain et celui de ses enfants et passer des nuits à la balle étoile ou sur la paille des greniers de pays hospitaliers.

—A moins, pourtant, se disait encore le jeune homme, qu'elle n'ait gagné une des gares les plus rapprochées et pris un train qui l'a menée à Lyon.

Dans tous les cas, Etienne était fermement résolu à...

s'éloigner du Dauphiné sans savoir ce qu'étaient devenus la mère et les enfants. Il allait se mettre activement à leur recherche.

Il arriva à Grenoble en proie à une grande anxiété et se fit conduire à la gare. Là, il paya l'automédon le prix convenu et le congédia.

Etienne se dit avec raison que la comtesse, étant très connue à Grenoble, n'était pas venue à la ville pour prendre le train ; toutefois, dès le début de ses recherches, il ne voulait rien négliger. S'adressant à l'employé chargé de délivrer les billets, il lui demanda si une jeune femme accompagnée de deux petits garçons, l'un de six ans, l'autre de quatre ans, n'avait pas pris le train dans la matinée pour se rendre à Lyon.

La réponse de l'employé, qui n'avait pas quitté son poste depuis six heures du matin, fut négative.

Alors Etienne demanda un billet pour Saint-Egrève. Le train allait partir. A Saint-Egrève, Etienne interrogea le chef de gare, sans sortir de son compartiment, et continua son chemin étant sûr que la comtesse et ses enfants n'avaient pas été vus à Saint-Egrève. A Voreppe, à Moirans, à Voiron, à Rives, les mêmes réponses négatives lui furent faites.

Il était déjà loin de Grenoble, plus loin encore des Bergères et absolument convaincu que la comtesse n'avait pas pris le train pour Lyon. Cependant, dans la crainte qu'un doute ne lui vint à l'esprit, il poussa jusqu'à Saint-André-le-Gaz. Rien. Dans aucune des gares on n'avait vu la voyageuse qu'il cherchait.

A Rives, il avait réglé son compte avec le chef de gare, qui ne lui cherchait pas d'ailleurs une grosse querelle parce qu'il voyageait avec un billet sans valeur depuis Saint-Egrève. Il passa le reste de la nuit à Saint-André et reprit le premier train du matin se dirigeant sur Grenoble. A chaque gare il interrogea de nouveau les personnes à qui il s'était adressé la veille, pensant que la comtesse avait pu être retardée dans sa marche par la fatigue des enfants. Partout les mêmes réponses lui furent faites. On n'avait pas vu la mère et les enfants.

Enfin, maintenant, il en avait la certitude, la comtesse n'avait pas songé à se rendre à Lyon ; elle avait résolu de partir à pied son long et périlleux voyage.

Toutes sortes d'inquiétudes, plus cruelles les unes que les autres, tourmentaient le pauvre Etienne.

Mais ce n'était pas l'instant de gémir, de s'abandonner à la douleur ; il fallait, au contraire, ne point se laisser abattre, résister contre la mauvaise fortune, et lui tenir tête. Le pauvre homme sentait que jamais il n'avait eu tant besoin de toutes ses forces.

Il était venu dans l'Isère pour secourir la comtesse Paule, pour la protéger et la défendre si elle avait besoin d'être secourue, protégée et défendue. Eh bien, la situation dans laquelle elle se trouvait réclamait le secours, la protection, la défense. Etienne n'osait envisager à quels dangers la malheureuse mère et ses enfants étaient exposés ; mais pour lui tout était menaçant, sinistre.

— Oh ! je les retrouverai, se disait-il, il le faut, et dussé-je aller la France entière, je les retrouverai ! O Providence, appelle à mon aide, je te demande de diriger mes pas.

Revenu à Grenoble, il se rendit immédiatement à l'hôtel où il avait laissé sa valise ; il changea de vêtement afin de ne pas ressembler à un citadin, remplaçant ses bottines fines des brodequins de travail, sa casquette en beau drap de soie par une vareuse de coton sur laquelle il mit la blouse de du paysan bourguignon un jour de foire.

Qu'il fit, il dit à l'hôtelier qu'il gardait sa chambre pour deux jours, paya d'avance et s'en alla. Dans la rue il fit emporter d'un solide bâton de voyage. Il retrouva le restaurant où il avait mangé la veille ; il y entra et se fit servir à déjeuner, estimant qu'un homme qui se dispose à marcher pendant deux ou dix heures sans s'arrêter ne doit pas se mettre en route avec l'estomac creux.

Etienne continua donc ses recherches, changeant souvent de chemin, allant à droite, à gauche, revenant quelquefois sur ses pas, interrogeant les voyageurs qu'il rencontrait, s'arrêtant pour quêter des renseignements dans tous les villages qu'il se trouvaient sur son passage et étaient dans la direction qu'il supposait avoir été prise par la comtesse.

Mais il ne savait pas, il ne pouvait pas savoir que la malheureuse jeune femme, dans la crainte d'être poursuivie et de tomber dans un piège qui pouvait lui être tendu, s'était volontairement détournée de la route qu'elle aurait dû suivre et avait fait ainsi un long détour.

Pendant quatre jours, sans se décourager, sans se lasser, prenant à peine les instants de repos nécessaire, Etienne se livra à des recherches stériles. Il mangeait debout et, souvent, la nuit, il dormait en marchant. Il avait déjà visité une quarantaine de communes, sans compter les hameaux et les fermes isolées ; et rien, toujours rien, pas l'ombre d'un renseignement. Pourtant, la comtesse avait passé quelque part, et une femme jeune et belle, ayant avec elle deux enfants, ne peut pas faire un long chemin sans être remarquée.

Etienne finit par se dire qu'il avait certainement fait fausse route. Alors il revint rapidement sur ses pas, se rapprochant des Bergères, et se mit à explorer une nouvelle région qu'il avait laissée sur sa gauche.

Il avait écrit à sa mère et à Pierre Rouget, mais pour leur dire seulement :

« Je me porte très bien. Ne vous inquiétez point de ne pas me voir revenir, je suis retenu par plusieurs affaires très importantes. »

Aucun détail, rien sur ce qui s'était passé aux Bergères, pas un mot au sujet de la comtesse.

Etienne ne demandait pas qu'on lui répondit, et pour cause : il ignorait en écrivant où il serait le lendemain et les jours suivants.

Pourtant il aurait bien voulu avoir des nouvelles de Saint-Amand, savoir si le père Rouget était de retour et quel avait pu être le résultat de sa démarche auprès de la Papillonne.

Mais pour avoir une lettre de là-bas, il lui eût fallu rester sur place près de quarante-huit heures. Était-ce possible, quand chaque heure qui s'écoulait augmentait ses angoisses et rendait son temps de plus en plus précieux ?

Il voulait retrouver la comtesse Paule et ses enfants, il le voulait à n'importe quel prix. Il s'apercevait que c'était une rude tâche qu'il avait entreprise, et certes M. de Miray, malgré le violent désir qu'il avait de ressaisir la comtesse, n'aurait pas poussé l'oubli de la conservation de sa personne jusqu'à se donner tant de fatigue et de peine.

Etienne avait repris ses recherches depuis deux jours, lorsqu'il arriva le matin, vers dix heures et demie, dans un petit village appelé Bonville, agréablement situé au bord d'une rivière.

Devant une grande et belle maison, qui tenait le milieu entre la maison du cultivateur et l'habitation bourgeoise, une jeune femme grassouillette, assez jolie, était occupée à tricoter un bas, assise sur un banc de pierre. A quelques pas d'elles, deux jeunes enfants, un petit garçon, une petite fille, jouaient en se roulant sur le sol poussiéreux.

Etienne s'avança vers la jeune femme, son chapeau à la main, et lui adressa la question tant de fois déjà sortie de sa bouche.

— Mais oui, monsieur, mais oui, répondit-elle, j'ai vu cette jeune femme dont vous me parlez et les deux gentils petits garçons qui étaient avec elle, ses enfants, bien sûr, car elle les regardait cueillir des fleurettes dans l'herbe avec des yeux d'une douceur...

C'était lundi dernier, mon mari, nos enfants et moi, nous allions à une noce à deux lieues d'ici ; nous étions dans notre char, et nous sommes passés tout près de la mère et des enfants. Elle était assise au bord d'un ruisseau où elle avait dû puiser de l'eau pour donner à boire aux deux petits ; ils venaient de manger, car il y avait encore sur l'herbe un reste de pain, une bouteille et un verre.

Comme je vous l'ai dit, les deux petits garçons couraient à travers le pré, cueillant des fleurettes et faisant chacun un bouquet, oh ! pour leur maman, les chers petits anges !

J'ai eu le temps de remarquer que la jeune femme était d'une grande beauté ; mais elle avait l'air souffrant et était d'une tristesse... je crois bien qu'elle pleurait.

— C'est bien la personne que je cherche depuis plusieurs jours, madame, dit Etienne ; je vous serais fort reconnaissant si vous pouviez m'indiquer le chemin qu'elle a dû suivre.

— Elle n'a certainement pas traversé Bonnelle auquel on arrive par un chemin mal entretenu et qui est écarté de toutes les grandes voies de communication ; elle n'a pu que continuer de sa voie le chemin sur lequel elle se trouvait et il est plus que probable qu'elle est arrêtée au village de Charvaise.

Etienne demanda quel était le chemin le plus court qu'il devait prendre pour se rendre à Charvaise.

A l'extrémité de Bonnelle, répondit la jeune femme, vous traverserez la rivière sur le pont du moulin et vous irez tout droit devant vous jusqu'à la route qui vous mènera à Charvaise ; en allant d'un bon pas, vous n'avez que pour une bonne heure et demie de marche.

Le jeune homme remercia l'obligeante paysanne et traversa le village d'un pas rapide. Il marcha mieux encore quand il eut passé la rivière, et cependant il était près d'une heure lorsqu'il arriva à Charvaise.

Il y avait lieu de supposer que la jeune paysanne de Bonnelle n'avait jamais fait le trajet qu'en voiture.

Etienne était en nage et il avait faim et soif. Il entra dans une auberge, mais avant même de se rafraîchir, son premier soin fut de s'informer.

C'était précisément dans cette auberge où Paule et ses enfants avaient mangé le premier jour et s'étaient reposés environ deux heures.

On apprit à Etienne que la jeune femme avait demandé qu'on voulût bien lui indiquer dans quelle direction se trouvait Dijon, et on put lui montrer le chemin que la mère et les enfants avaient pris en s'éloignant du village.

Cette fois le jeune homme était bien sur la piste de la malheureuse Paule ; il n'avait plus qu'à prendre ses mesures pour ne pas la perdre. Il devait donc recueillir tous les renseignements qui pouvaient lui être donnés, en s'avancant lui-même dans la direction de la Côte-d'Or.

Quand il se fut restauré, il se remit en marche pour s'arrêter au bout d'une heure dans le premier village qu'il rencontra. C'était dans une pauvre petite auberge de ce village que Paule et ses enfants avaient soupé et passé la première nuit après leur départ des Bergères.

— Je suis en bon chemin, se dit Etienne.

Et il poursuivit sa route jusqu'à la nuit.

Il se trouvait dans une petite localité où il pensa qu'il ferait bien de se reposer quelques heures afin de mieux braver la fatigue du lendemain. Le jeune homme apprit que la jeune femme et les enfants dont il s'informait étaient arrivés dans ce village un matin vers onze heures sur la voiture d'un roulier. Les enfants étaient très fatigués, se plaignaient d'avoir mal à leurs petites jambes. Ils avaient mal mangé avec le roulier, qui avait payé pour eux, puis après s'être assez longtemps reposés, ils étaient partis.

Etienne soupa, se fit donner une chambre, se jeta tout habillé sur le lit, dormi d'un assez bon sommeil et, à deux heures du matin, il continuait sa route. A dix heures il s'arrêta à Saint-Gallais pour déjeuner : il avait laissé derrière lui plusieurs localités où l'on n'avait pu exactement le renseigner. Mais à Saint-Gallais, les renseignements furent tels qu'il pouvait les désirer. La comtesse et ses enfants y avaient couché dans une grange, sur une litière de paille. Il y avait de cela trois jours. Or, on était au huitième jour depuis que la comtesse avait quitté les Bergères. Etienne calcula qu'en moins d'un jour et demi il avait fait à peu près autant de chemin que la mère et ses enfants en cinq jours. Ils avaient assez bien marché les deux premiers jours ; mais

après, les enfants, brisés de fatigue, harassés, avaient dû se reposer bien souvent.

Et c'était dans de pareilles conditions que la malheureuse mère espérait pouvoir se rendre en Bourgogne !

Folio ! folio !

— Maintenant, se dit Etienne, je n'ai plus besoin de courir, car en vingt-quatre heures, si je ne les rencontrais pas sur mon chemin, je pourrais bien être en avance sur eux de huit ou dix lieues. Je ne suis plus guère loin d'eux et, à moins qu'un malencontreux guignon ne s'en mêle, je les rejoindrai ce soir ou sûrement demain matin.

Le jeune homme déjeuna très vite, et après avoir payé sa déense, comme il mettait son chapeau et prenait son bâton, de grandes clamours arrivèrent à ses oreilles. Il s'élança hors de l'auberge.

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-il à l'aubergiste qui fumait tranquillement sa pipe devant sa maison.

— Oh ! rien, monsieur, rien, répondit l'homme, il n'y a rien de quoi s'émotionner, allez.

— Pourtant ces grands cris ne peuvent provenir que d'une panique, d'un affolement ; on croirait qu'il y a un incendie.

— Oh ! un incendie ! S'il y avait le feu, monsieur, ce serait un bien autre tapage dans la commune. Le tambour et les pompiers battraient le rappel et le maître d'école sonnerait l'alarme. Il s'agit d'un chien, une affreuse bête aux poils hérissés, laide, efflanquée, si maigre qu'elle n'a plus que la peau sur les os et que l'on poursuit pour la tuer.

— Ah !

— Cet animal rôde depuis ce matin dans les rues du village et il a des allures singulières, suspectes, qui ne disent rien de bon ; on voit positivement qu'il est enragé.

— Est-ce qu'il a mordu quelqu'un ou d'autres chiens ?

— Non, Dieu merci, mais cela pourrait arriver et l'on fait jamais trop pour se garer d'un danger. Chez nous, monsieur, on a moins peur d'un loup affamé que d'un chien enragé.

— Je comprends cela très bien ; mais puisque ce chien enragé, l'on veut abattre n'a mordu personne, pas même un autre chien, il n'est nullement prouvé qu'il soit atteint de la rage.

L'aubergiste recoua la tête.

— Si, si, répliqua-t-il, il est malade et j'ai été le premier à lui faire la chasse. Imaginez-vous, monsieur, qu'il est entré chez nous comme une bombe et s'est mis à fureter partout, jusque dans les chambres, en faisant entendre des grognements étranges pareils à des plaintes, à des gémissements. Je vous le cache pas, monsieur, j'ai eu peur, ma foi, bien que ce vilaine bête n'eût point l'air de vouloir se jeter sur moi ; mais je ne suis parvenu à le chasser qu'en le menaçant de l'écraser avec mon crochet à fumier.

— Ah ! fit Etienne, qui ne put s'empêcher de tressaillir. Il venait tout à coup à penser à Miro, et il se disait, d'une subite inquiétude ;

— Si c'était Miro !

A ce moment, dans la rue, plusieurs voix crièrent :

— Par ici, par ici ! Le voilà, le voilà !

IV

PAUVRE CHIEN

Presque aussitôt, le chien, qui s'était jeté à travers des ruelles pour échapper à ceux qui le poursuivaient, déboula dans une ruelle adjacente et apparut tout à coup aux yeux d'Etienne. Le chien était dans un état pitoyable. On voyait qu'il avait été roulé plusieurs fois dans la boue et la pous- sière, probablement par quelque énorme molosse de bas étage.

Le pauvre animal n'en pouvait plus ; il y avait sur son maigre corps comme une buée produite par la sueur de sa tête ; il était haletant, hors d'haleine, avait la langue pendante et la gueule pleine d'une écume sanguinolente et fangueuse ; il allait de travers comme étourdi, et quand il se dressa devant Etienne il ne courait plus ; on voyait, au contraire, qu'il chancelait comme prêt à tomber.

Et derrière lui accouraient, oriant, vociférant, une vingtaine d'hommes armés de fourches de fer et de gourdius, et peut-être un trentaine de gamins tenant des pierres.

Le chien, à bout de forces, comprit qu'il ne pouvait plus essayer de se soustraire au sort qui lui était réservé. Comme le cerf aux abois que la meute a forcé, la pauvre bête alla s'acculer dans l'encoignure d'une grange, afin de faire face à ses ennemis et avec l'espoir peut-être qu'en le voyant si malheureux on lui ferait grâce.

Mais allez donc demander à une foule surexcitée, furieuse, qui souvent ne respecte pas la vie de l'homme, de se laisser apitoyer par un chien qui ne peut que par son attitude suppliante implorer miséricorde.

Les hommes et les gamins ne voyaient qu'une chose, c'est que la bête qu'ils voulaient détruire était à leur merci, et tous ensemble poussèrent des cris de triomphe.

Encore un instant, et le pauvre chien allait être percé de coups de fourches et lapidé au coin de la grange. Ferme encore sur ses pattes de devant, dressant la tête, voyant ce qui se passait, il attendit la mort. Hélas ! parmi ces forcenés acharnés après lui, il cherchait vainement un défenseur.

Le défenseur n'était pas, ne pouvait pas être un de ses ennemis ; mais il était là cependant, c'était Etienne.

Le jeune homme se précipita entre la victime et les bourreaux en s'écriant d'une voix impérieuse :

— Arrêtez ! arrêtez !

Les fourches et les bâtons restèrent immobiles et un certain nombre de pierres, les plus grosses, tombèrent des mains. Etienne, faisant face à la foule étonnée de l'obstacle qui se dressait devant elle, et couvrant le chien de son corps, était superbe de force et d'énergie.

— Pourquoi voulez-vous tuer ce chien ? demanda-t-il.

— Il est enragé !

— Vous vous trompez ; vous voyez aussi bien que moi que cette pauvre bête n'a pas la rage et qu'elle n'est pas méchante.

— Si elle n'est pas enragée, elle peut le devenir.

— Certes, ce n'est pas votre faute, à vous tous qui la poursuivez depuis une heure, si elle ne l'est pas déjà.

— Vous prenez la défense de ce chien ; mais voyez donc dans quel état il est !

— Il est fort sale, j'en conviens, mais probablement parce que d'autres chiens se sont jetés sur lui et l'ont traîné dans la boue.

— C'est vrai, dit un gamin, c'est le gros chien du boucher qui l'a battu et il ne s'est pas défendu.

— Vous voyez donc bien, reprit Etienne, que j'avais raison en vous disant que ce chien n'était pas méchant.

— C'est possible ; mais il est errant et la prudence exige que l'on abatte les chiens qui n'ont pas de maître.

— Mais, s'écria Etienne, vous ne pouvez pas dire que ce chien n'a pas de maître ! Ne voyez-vous donc pas qu'il a un collier ? D'ailleurs, s'il a perdu son maître ou si celui-ci l'a abandonné, je suis, moi, à partir de ce moment, son nouveau maître ; je l'adopte et je vais l'emmener s'il ne refuse pas de me suivre.

Alors le jeune homme se tourna vers le chien, qui n'avait pas bougé de place et voyait très bien qu'il avait trouvé un protecteur.

— Viens, mon pauvre chien, viens, lui dit Etienne en avançant sa main.

L'animal se mit sur ses quatre pattes, fit trois pas en avant ; puis, craintif encore, s'arrêta, s'assit et regarda son défenseur avec une telle expression de reconnaissance et de tristesse, qu'on croyait voir des larmes dans ses yeux.

— Viens, mon ami, allons, viens, dit encore Etienne.

Devenant plus hardi, le chien s'approcha et vint doucement poser sa tête dans la main ouverte du jeune homme.

Il y avait sur le collier comme un enduit de boue grasse ; Etienne l'eut bientôt nettoyé, la plaque particulièrement. Alors il put lire ces mots gravés dans le cuivre :

Mon nom est Miro.

J'appartiens à Madame la comtesse de Verdrains.

Château de Verdrains. (Isère.)

Etienne poussa un cri de joie folle et aussitôt se prit à sangloter.

Où l'avait entouré, et ces gens qui ne comprenaient pas, regardaient l'homme et le chien avec ahurissement. Et ils eurent sous les yeux ce spectacle touchant, inoubliable :

Un beau jeune homme, à genoux dans la poussière de la rue, tenant entre ses bras un chien malpropre, le serrant contre sa poitrine, l'embrassant et lui parlant comme à un être humain, à travers des larmes et des sanglots.

Et le chien, déjà familiarisé, rendait à l'homme toutes ses caresses.

Les spectateurs étaient tous vivement émus. Des femmes, qui s'étaient approchées, pleuraient à chaudes larmes.

On ne savait, de l'homme ou de l'animal, lequel était le plus intéressant, le plus admirable.

Ah ! maintenant, on n'avait plus peur de l'affreuse bête errante. Les enfants venaient lui passer la main sur la dos.

— Oh ! le bon toutou, le bon toutou, le bon toutou ! disaient-ils.

Il y avait là des femmes qui, malgré sa malpropreté, auraient voulu embrasser le bon chien comme l'embrassait le jeune homme inconnu.

Cependant Etienne se releva.

— Ah ! messieurs, messieurs, dit-il, si vous aviez tué ce chien, vous auriez commis un crime !

— Mais vous le connaissez donc ?

— Oui, je le connais.

Et Etienne se dirigea vers l'auberge.

Le chien suivit l'homme.

Pauvre Miro ! Comme celui qui venait de lui sauver la vie et qu'il aimait déjà, il était sur la piste de sa maîtresse et de ses jeunes maîtres ; mais, comme Etienne aussi, que de marches et de contremarches il avait dû faire avant d'arriver à cette bourgade de Saint-Gallais ! il n'avait pu prendre des informations, lui ; il n'avait eu que son flair et son instinct pour le diriger.

Comment avait-il vécu pendant ces huit jours ? Dieu seul le sait. Certes, il n'avait pas dû manger tous les jours ni bien dormir sur de la paille fraîche, son affreuse maigre l'attestait.

Quand il s'était échappé des Bergères, il avait d'abord couru tout d'une traite jusqu'à Verdrains où il espérait retrouver la comtesse et les enfants. Il eut bientôt reconnu qu'il s'était trompé et il essaya de faire comprendre qu'il n'était pas venu au château avec l'intention d'y rester. Mais on avait refermé la porte qu'il s'était fait ouvrir et le gardien du château s'était donné le malin plaisir de le retenir prisonnier. Ce fut le jardinier qui, le lendemain matin, lui rendit la liberté.

Alors, il se rendit à Grenoble où il resta plus d'une heure devant la porte de l'hôtel de Verdrains. Il finit par acquérir la certitude que sa maîtresse et ses maîtres n'étaient pas plus à l'hôtel qu'au château. Toutefois, comme par acquit de conscience, il pénétra dans la maison dont il fut chassé à grands coups de balai par un valet brutal, mais qui ne savait certainement pas que ce chien qu'il battait était le célèbre Miro.

Le brave chien s'éloigna de la ville et reprit sa course dans la direction des Bergères. Il était nuit quand il s'arrêta à la porte de la ferme. Il n'aboya point pour annoncer qu'il était là et ne gratta pas à la porte. Il tendit les oreilles et à plusieurs reprises il huma l'air venant du jardin et du pavillon. Après cela, il fit trois ou quatre fois le tour des bâtiments, puis il poussa un long gémissement que la vieille Marianne entendit et s'élança dans l'obscurité.

Depuis ce moment, qu'avait fait Miro ? Où était-il allé ? Hélas ! il avait vainement cherché ses maîtres, et nous ne saurions dire si c'était seulement à Saint-Gallais, dans l'auberge du sieur Perdonnet, que grâce à son flair, à ce merveilleux odorat du chien, il avait découvert la trace du passage de la comtesse et de ses enfants.

Cependant Etienne et Miro étaient entrés dans l'auberge.
—Madame, dit le jeune homme à la femme de l'aubergiste, veuillez, je vous prie, donner à manger à ce pauvre chien.

—Qu'est-ce qu'il aime ?

—Ça, madame, je n'en sais rien.

—Faut-il lui donner de la viande ?

—Ce que vous voudrez, madame, pourvu que ce soit bon.

Mme Perdonnet mit devant Miro un os de gigot encore bien garni de viande.

Le chien flaira le morceau, puis regarda Etienne ayant l'air de lui dire :

—Ce n'est pas ça que je veux.

—Savez-vous où il a demeuré ? demanda la femme.

—En plusieurs endroits, mais en dernier lieu dans une ferme.

—Oh ! alors, monsieur, vous allez voir.

Mme Perdonnet ouvrit la grande armoire où elle mettait son lait, choisit une terrine dont elle enleva la crème, et donna le lait caillé à Miro, qui ne se fit point prier pour mettre le nez et la langue dans la terrine. Et il eut vite fait de la vider. Il témoigna sa satisfaction en se léchant les lèvres, tout en regardant la dame Perdonnet d'une certaine façon.

Elle comprit et s'empressa de donner une seconde terrine à Miro. Elle fut aussi lestement avalée que la première. Mais Miro, qui était fort sobre et ne voulait pas donner de lui une mauvaise opinion en se montrant gourmand, déclara que c'était assez en ne demandant plus rien.

—Maintenant, dit Etienne, je m'en vais lui faire sa toilette.

—Ah ! par exemple, la pauvre bête en a grand besoin. L'a-t-il assez roulé dans l'ordure, le gros Tom du boucher !

—Heureusement, je ne vois pas qu'il ait été mordu.

—Comme tous les chiens énormes et très forts, Tom ne mord que s'il a été mordu lui-même.

—Où vais-je pouvoir procéder à mon lavage ?

—Dans la cour derrière, près de la pompe, vous trouverez tout ce qu'il vous faut. un baquet, une brosse de chiendent, une éponge, du savon noir.

Il fallut passer un grand quart d'heure à la toilette de Miro qui, disons-le, se laissa faire sans essayer de regimber, mais employait même tous les moyens à son usage pour exprimer combien il était reconnaissant à son nouvel ami de tout ce qu'il faisait pour lui.

Quand il fut bien decrotté, bien épongé, neût été sa maigre, on aurait pu s'écrier :

—Oh ! voilà un joli chien !

De fait, bien qu'il gardât son air triste et languoureux, Miro semblait rajeuni de plusieurs années.

—Pauvre Miro, se disait Etienne, il pense à ceux qui lui et moi cherchons.

Et comme si dans les yeux du jeune homme il eût deviné sa pensée, Miro laissa échapper un long soupir.

—Va, mon brave chien, dit Etienne, va, je te le promets, nous les retrouverons, et bientôt.

Tous deux étaient revenus dans la salle de l'auberge et Miro par ses caresses, en se frottant contre elle, — il l'osait maintenant qu'il était propre, remerciait aussi Mme Perdonnet, qui, d'ailleurs, paraissait très flattée d'être ainsi prise en amitié.

Bien qu'il eût hâte de se remettre en route, Etienne voulut donner à Miro tout le temps de se bien sécher et bien reposer.

Le chien s'était allongé sur une natte de jonc, au soleil, et Mme Perdonnet lui ayant de nouveau présenté l'os de gigot, il ne fit plus le dédaigneux et se mit à mordre à belles dents. Et quand il n'y eut plus que l'os, qui était lui-même fortement rongé, Miro se dressa sur ses quatre pattes redevenues solides, et, par ses mouvements, indiqua à Etienne qu'il voulait partir.

—Mais nous ne nous quittons plus, lui dit le jeune homme, nous allons voyager ensemble.

Etienne, qui s'était levé, prit son bâton. Alors Miro, aboyant, fit des bonds prodigieux autour de son ami, il lui mettait

ses pattes sur la poitrine, lui léchait les mains, le tirait par sa blouse.

—Au revoir, madame, dit Etienne.

—Au revoir, monsieur ; tâchez de repasser bientôt par chez nous.

—Oui, madame.

Miro était déjà dans la rue, attendant.

Vingt minutes plus tard, Etienne et Miro étaient déjà loin de Saint-Gallais.

L'homme et le chien marchaient à côté l'un de l'autre, le jeune homme caressait de la main la tête ou le dos de Miro, et celui-ci, sensible à ces marques d'affection, regardait son nouvel ami avec ses grands yeux intelligents ou éclatait sa bonté et se pressait contre sa jambe, ayant l'air de lui dire :

“ Depuis que je suis avec toi, je me trouve moins malheureux.”

Etienne, lui aussi, se sentait heureux d'avoir maintenant Miro pour compagnon. C'était un ami que la Providence lui avait envoyé et qui allait être pour lui un auxiliaire précieux. A chaque instant il adressait à Miro une douce parole. Voyant que le chien l'écoutait et avait l'air de le comprendre, il en vint à lui parler comme s'il eût été un être humain.

—Mon brave Miro, dit-il, je ne t'avais jamais vu et cependant je te connaissais depuis longtemps déjà ; va, tu es bien le bon et beau Miro que je m'étais figuré, et quand je me suis jeté entre toi et ceux qui voulaient te tuer, il m'a semblé qu'une voix mystérieuse me criait : C'est lui ! c'est Miro !

Il y a à peine deux heures que nous nous sommes rencontrés ; eh bien ! je t'aime déjà comme un vieil ami, c'est que vois-tu, je peux bien te le dire à toi, tout ce que la comtesse Paule aime, je l'aime aussi, moi !

Ah ! Miro, tu l'aimes bien, ta bonne maîtresse. Tu m'aimes aussi, n'est-ce pas, mon cher Miro ? Et Georges et Edouard, tes petits maîtres...

En entendant prononcer ces deux noms, qui avaient tant de fois résonné à ses oreilles, le chien s'arrêta court, dressa haut la tête et regarda de tous les côtés.

—Ah ! ah ! continua le jeune homme, tu n'as pas oublié le nom de Georges et celui d'Edouard ; tu les aimes bien aussi, tes jeunes maîtres ! Il te semble que je viens de les appeler et qu'ils vont accourir, tu les cherches du regard... Hélas ! Miro, ils ne sont pas là. Mais nous les retrouverons, je te le promets, oui, nous les retrouverons tous les trois.

Alors, tu seras content, heureux ! Que de caresses tu leur feras ! Que de baisers ils te donneront !... Miro, Miro, je serai bien heureux aussi, va ! Quand nous les aurons rejoints et ce sera bientôt, tu verras, nous partirons tout de suite pour Saint-Amand. Là, Miro, tu ne seras plus dans un château, mais tu n'en seras pas moins aimé et choyé de tout le monde et l'on te fera une belle vieillisse.

Crois-moi, mon brave Miro, il n'y a pas que des mauvais jours dans la vie. Dieu est bon et il est juste, à ceux qui ont beaucoup souffert sans l'avoir mérité, il réserve une récompense. Mais s'il était autrement, à quoi donc serviraient la patience, la confiance en la Providence ? à quoi donc servirait d'être honnête, de n'avoir jamais fait de mal à personne ? À quoi donc servirait à un bon chien comme toi d'avoir été constamment fidèle et dévoué ?

Miro, je te le dis, le malheur, si aveugle qu'il soit, n'écrase pas toujours les mêmes, il se lassera d'accabler une pauvre mère et ses deux enfants et il ira porter ses coups ailleurs, c'est à ceux qui ont été malheureux que la tranquillité et le bonheur sont dus.

Et comme si Miro eût compris le discours pathétique de son nouvel ami, il se mit à faire entendre ces petits cris de chien qui expriment sa satisfaction ou témoignent sa joie de revoir son maître après une absence.

Vers cinq heures de l'après-midi, Etienne et son compagnon arrivèrent en vue de la commune de Charnay.

Soudain, Miro devint agité, il y avait dans son allure, dans ses mouvements comme de l'impatience, il regardait

avant, s'arrêtait brusquement au milieu de la route, dressait sa tête intelligente et, le nez en l'air, semblait respirer des odeurs que l'odorat d'Etienne ne pouvait saisir. Miro revenait sur ses pas, courait toujours, sautait autour du jeune homme en aboyant, puis il regardait, les yeux pétillants, ayant l'air de lui dire :

— Viens donc, viens donc, dépêchons-nous !

Le chien répéta quatre ou cinq fois ce même manège.

— Décidément, se dit Etienne, il sent quelque chose ; la comtesse Paule et ses enfants seraient-ils arrêtés dans ce village où nous allons arrêter ?

Et répondant aux instances de Miro, il pressa le pas.

A environ trois cents mètres du village, un cantonnier était occupé à nettoyer les berges de la route ; ce cantonnier était le brave homme qui avait recueilli Georges et Edouard.

Etienne s'arrêta devant lui et lui demanda comment s'appelait le village, vers lequel il se dirigeait.

— C'est Charnay, monsieur, répondit le cantonnier.

Le jeune homme remercia et reprit sa marche rapide, mais ne pouvant suivre Miro que de loin. Le chien était toujours à cinquante pas de distance.

Enfin, Etienne arriva à l'entrée du village. Le chien s'était arrêté comme pour attendre son compagnon.

Ainsi qu'il le faisait toujours, le jeune homme se disposait à entrer dans une des premières maisons pour demander des renseignements, lorsque les cris d'un enfant qui pleurait arrivèrent à ses oreilles, et il entendit ces paroles du pleureur :

— Maman, maman, je veux voir maman !

Etienne ne pouvait voir l'enfant, qui était dans une chaumière plus éloignée, et dont la porte devait être ouverte ; répondant aux cris du petit désolé, il entendit Miro donner de la voix, puis aussitôt il le vit bondir et se précipiter comme une bombe dans l'intérieur de la maison.

— Oh ! fit-il, en appuyant fortement sa main sur son cœur, qui battait à se briser.

Mais la joie éclatait dans ses yeux, rayonnait sur son front.

Il laissa échapper un long soupir de soulagement, s'élança devant, et fut bientôt sur le seuil de la chaumière où il s'arrêta.

V

LES ENFANTS RETROUVÉS

La soudaine apparition du chien dans la maison avait causé un instant de terreur à quatre personnes qui se trouvaient à l'intérieur : un homme, deux femmes et une jeune fille. Mais la terreur avait vite fait place à la surprise, quand, au lieu de mort, on vit le chien faire entendre des cris de joie, lécher les mains et le visage de Georges et d'Edouard.

Celui-ci avait subitement cessé de pleurer, et s'était mis, comme son frère, à pousser de joyeuses exclamations.

Les spectateurs de cette scène inattendue se regardaient ébahis, ayant l'air de se demander :

— Qu'est-ce que cela signifie ?

Les enfants rendaient au chien ses caresses. Il n'y avait rien de douteux, ils se connaissaient. Le chien retrouvait les enfants avec lesquels il avait l'habitude de jouer, et qui étaient probablement ses jeunes maîtres.

— Ce chien a un collier, la pauvre bête nous apporte sans doute sans le savoir, un précieux renseignement, dit le maire de Charnay, car c'étaient lui et sa femme qui se trouvaient avec la femme et la fille du cantonnier.

Ils étaient venus voir les deux enfants, toujours inconsolables.

Le maire, pour examiner le collier, s'approchait du chien. Les quatre personnes, se roulaient maintenant aux pieds des enfants, les quatre pattes en l'air, lorsqu'il recula saisi d'un étonnement à la vue d'Etienne paraissant dans l'encadrement de la porte.

Encore que la pièce fût parfaitement éclairée, le jeune homme ne put d'abord que le chien couché sur le sol et les

deux petits garçons à genoux, entourant de leurs petits bras le corps de leur vieil ami.

— Georges, Edouard, chers petits ! cria-t-il.

Et il entra.

Les deux enfants tressaillirent, levèrent brusquement la tête et regardèrent avec de grands yeux étonnés ce jeune homme inconnu qui venait de les appeler chers petits, comme leur mère.

Etienne les prit tous deux dans ses bras, et les couvrit de baisers délirants, en les pressant contre sa large poitrine haletante.

Le chien s'était relevé et prodiguait en même temps aux enfants et à Etienne de nouvelles caresses.

Cependant le jeune homme, en cherchant vainement des yeux la comtesse Paule, avait vu le maire et les trois femmes groupés dans un coin de la chambre.

Laisant les enfants et Miro tout à leur joie, il se redressa, et, faisant un pas vers le groupe :

— Mesdames, et vous monsieur, je vous prie de m'excuser d'avoir un instant oublié votre présence ; mais dans ma joie de retrouver ces deux enfants, je n'ai pu me défendre contre l'entraînement de mon cœur, je ne pouvais pas attendre pour les embrasser.

— Vous n'avez pas à vous excuser, monsieur, répondit le maire, votre action a été toute simple et toute naturelle. Ainsi, monsieur, vous connaissez ces enfants et vous les cherchiez ?

— Oui, je les connais ; oui, je les cherchais depuis plusieurs jours. Mais leur mère monsieur, leur mère que je ne vois pas ici près d'eux ?

Le magistrat municipal resta silencieux et les trois femmes baissèrent tristement la tête.

— Morte ! exclama Etienne d'une voix rauque et en devenant affreusement pâle.

Le maire lui prit la main et dit vivement :

— Rassurez-vous, monsieur ; nous ne pouvons rien vous apprendre concernant la mère de ces pauvres petits, mais nous croyons fermement qu'elle n'est pas morte.

Un profond soupir s'échappa de la poitrine d'Etienne.

— Maintenant, monsieur, en ma qualité de maire de cette commune, me permettez-vous de vous adresser quelques questions ?

— C'est votre droit, et je suis prêt à vous répondre.

— C'est plus mon devoir que mon droit, monsieur, répliqua le maire ; c'est mon devoir parce que ces enfants, trouvés sur la route, ont été amenés dans ma commune ; parce qu'ils me sont confiés et que je m'intéresse à eux. Monsieur, est-ce que vous êtes leur père ?

— Non, monsieur.

— Un parent ?

— Pas même un parent, monsieur, je suis un ami de la famille de leur mère. Je me nomme Etienne Denizot ; je suis premier adjoint au maire de la commune de Saint-Amand-les-Vignes, un des chefs-lieux de canton de l'arrondissement de Beanne. Si vous avez quelque doute sur la sincérité de ma parole, j'ai sur moi des papiers qui vous prouveront que je ne mens point.

Et Etienne porta la main à la poche de sa vareuse pour prendre son portefeuille.

Le maire l'arrêta en lui saisissant le bras.

— Monsieur l'adjoint, dit-il, avec un accent de reproche et comme blessé, je n'ai pas besoin de voir vos papiers, je vous crois, je vous crois !

— C'est que des maintenant, monsieur le maire, je réclame ces enfants, et vous ne pouvez pas...

— Attendez, monsieur Denizot... Assurément je ne laisserais pas emmener ces pauvres petits par le premier venu qui viendrait me dire simplement : "Je les réclame" ; mais vous êtes un ami de la famille de leur mère et ce chien, qui les a reconnus, me confié pleinement vos paroles. Il est à vous, ce chien !

—Non, monsieur, non, il n'est pas à moi, ces deux enfants sont ses maîtres. Depuis plusieurs jours il était comme moi à la recherche de la mère et des enfants, ses maîtres, et ce matin, grâce au hasard ou à la Providence, monsieur le maire, nous nous sommes rencontrés au bourg de Saint-Gallais.

—Tout cela est bien extraordinaire, dit le maire; mais, je vous le répète, monsieur, je vous crois. Il n'y a pas d'indiscrétion, je pense, à vous demander qui sont ces enfants?

—Comment, monsieur le maire, vous ne le savez pas?

—Ils n'avaient sur eux aucun papier, aucun objet pouvant servir à établir leur identité, ils sont ici deux inconnus.

—Je suis étrangement surpris... Quoi! Georges, qui est doué d'une intelligence aussi rare que précoce n'a pas su vous dire le nom de son père?

—Quant je l'ai questionné, voulant savoir d'où il venait et de qui lui et son frère étaient les enfants, il n'a pu que me répondre vaguement qu'ils venaient de très loin, d'un village, que leur père avait été riche et qu'il était mort.

—Leur père existe toujours, monsieur le maire, mais comme il les a abandonnés ainsi que leur mère, il est possible que celle-ci leur ait fait croire qu'il était mort.

Depuis un instant, Georges avait cessé de s'occuper de Miro, et s'était approché d'Etienne et écoutait.

—Voyons, mon cher petit Georges, dit le jeune homme, est-ce que, vraiment, tu ne sais pas comment s'appelle ton père?

L'enfant regarda fixement celui qui l'interrogeait, ayant comme un sourire sur les lèvres, mais resta silencieux.

—Monsieur le maire, reprit Etienne, Georges ne veut pas répondre, j'en suis convaincu, mais pourquoi?... Vous désirez savoir qui sont ces enfants, je vais vous le dire. Eux et leur mère sont poursuivis par une implacable fatalité; le malheur les a frappés aussi injustement que cruellement, ces deux pauvres petits, monsieur le maire, sont les enfants du comte et de la comtesse de Verdraine, un nom autrefois honoré dans le Dauphiné, et, hélas! aujourd'hui trop connu dans le département de l'Isère!

—Que dites-vous, monsieur, exclama le maire, est-ce possible?

—Ah! monsieur le maire, ce n'est que trop vrai, répondit le jeune homme d'un ton douloureux.

Il alla prendre le chien par son collier, l'amena devant le chef de la commune et dit:

—Lisez, monsieur le maire, lisez avec moi les mots gravés sur la plaque de ce collier. "Mon non est Miro, j'appartiens à Mme la comtesse de Verdraine."

—Miro! Miro! s'écrièrent en même temps le maire et sa femme.

—Ah! fit Etienne, le nom de Miro vous est connu, eh bien, oui, le voilà ce chien devenu célèbre, qui a livré à la justice l'assassin de la fille de ses maîtres, la petite Isabelle de Verdraine.

Les trois femmes, qui avaient été si fort effrayées lorsque Miro était entré dans la maison, étaient maintenant en admiration devant lui.

Tout à coup les deux mains de Georges saisirent le bras d'Etienne.

—Que veux-tu, mon ami? demanda le jeune homme.

—Monsieur, répondit l'enfant, il ne fallait pas dire le nom de papa.

Les deux hommes échangèrent un regard rapide. Etienne reprit:

—Pourquoi donc, mon cher petit Georges, ne fallait-il pas dire le nom de ton papa?

—Maman ne voulait pas.

—Ainsi, mon ami, c'est parce que ta maman ne voulait pas que tu n'as pas dit à M. le maire d'où vous veniez et comment s'appelait ton père?

—Oui.

—Mais pourquoi ne voulait-elle pas, ta maman?

—Je ne sais pas; c'était peut-être parce que maintenant

nous sommes pauvres et que nous allions par les chemins à pied comme des mendiants.

—Oh! fit Etienne, la gorge affreusement serrée.

L'enfant continua:

—Maman était bien malheureuse et elle pleurait plus encore qu'Edouard qui avait mal aux jambes et les pieds enflés. A moi elle disait: "Georges, mon chéri, il ne faut pas que l'on sache que je suis la comtesse de Verdraine et que le comte de Verdraine est votre père, si quelqu'un nous demande que nous sommes, nous ne le dirons pas, nous répondrons seulement que nous avons été riches, que votre père nous a abandonnés et qu'il est mort."

En achevant de parler, l'enfant se mit à pleurer.

Le maire avait de la peine à maîtriser son émotion.

Les deux femmes et la jeune fille sanglotaient.

Quand à Etienne, il avait un sanglot noué dans la gorge et de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

—Ah! je comprends, maintenant, je comprends, dit-il...

Ah! pauvre mère! pauvre femme!

—Oui, répéta le maire, pauvre femme! pauvre mère!

Il continua:

—Nous ne sommes pas ici assez loin de Grenoble pour ignorer les scandales que la conduite du comte de Verdraine a causés pour ne pas, connaître au moins en partie la malheurs successifs qui sont venus fondre sur la comtesse de Verdraine. Nous savons l'abandon de la malheureuse mère et de ses pauvres enfants, nous savons que les propriétés du comte ont été récemment vendues par autorité de justice.

Ainsi, monsieur, ainsi la comtesse de Verdraine, chassée probablement de son dernier asile, s'est vue, presque sans argent, condamnée à errer sur les chemins avec ses enfants!

—Hélas! oui, monsieur le maire; la malheureuse avait pris la résolution désespérée de se rendre à pied dans la Côte d'Or où elle est née, où elle a encore son père, sa mère et son aïeul. Un pareil voyage avec deux enfants si jeunes, c'était folie, mais je devine dans quel état d'égarement devait se trouver la pauvre mère.

—Oh! oui, c'était folie, et je crois comme vous à un égarement de la raison; cependant, elle avait assez le sentiment de sa situation déplorable pour ne pas vouloir se faire connaître, et cela, sans doute, par respect pour le nom de Verdraine...

—Telle est ma pensée, monsieur. J'ai été envoyé dans l'Isère par les parents de la comtesse, avec mission de la ramener à Saint-Amand-les-Vignes. Malheureusement je suis arrivé trop tard. Elle était partie dans la nuit même du jour où je me suis présenté à la ferme des Bergères, où elle demeurait depuis plus d'un an. Je me suis immédiatement mis à sa recherche, sachant qu'elle voyageait à pied; mais, ignorant le chemin qu'elle avait pris, j'ai dû chercher inutilement pendant plusieurs jours avant de me trouver enfin sur ses traces.

Miro aussi, qui voulait la rejoindre, l'a inutilement cherché; mais, ainsi que moi, il avait découvert sa piste, puisque, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, nous nous sommes rencontrés ce matin à Saint-Gallais.

Maintenant, monsieur le maire, continua le jeune homme, je vous en prie, apprenez-moi par suite de quel nouveau malheur la mère a été séparée de ses enfants et comment ces pauvres petits ont été amenés dans votre commune.

Le maire fit alors le récit qui lui était demandé, mettant Etienne au courant des faits connus de nos lecteurs.

Le jeune homme écouta avec la plus grande attention et aussi avec une horrible anxiété.

—C'est encore et toujours la fatalité! prononça-t-il d'une voix oppressée, quand le maire eut cessé de parler.

Après un moment de silence il reprit:

—Ainsi, toutes vos recherches ont été vaines, pourtant la malheureuse était morte, on aurait retrouvé son cadavre!

—Sans aucun doute; aussi ai-je la conviction qu'elle existait.

—Mais sa disparition reste inexplicable?

—Oui, jusqu'à présent. Cependant, de même que les enfants ont été trouvés sur la route et recueillis par le cantonnier,

même la mère a pu être rencontrée et emmenée par une ou plusieurs personnes inconnues encore.

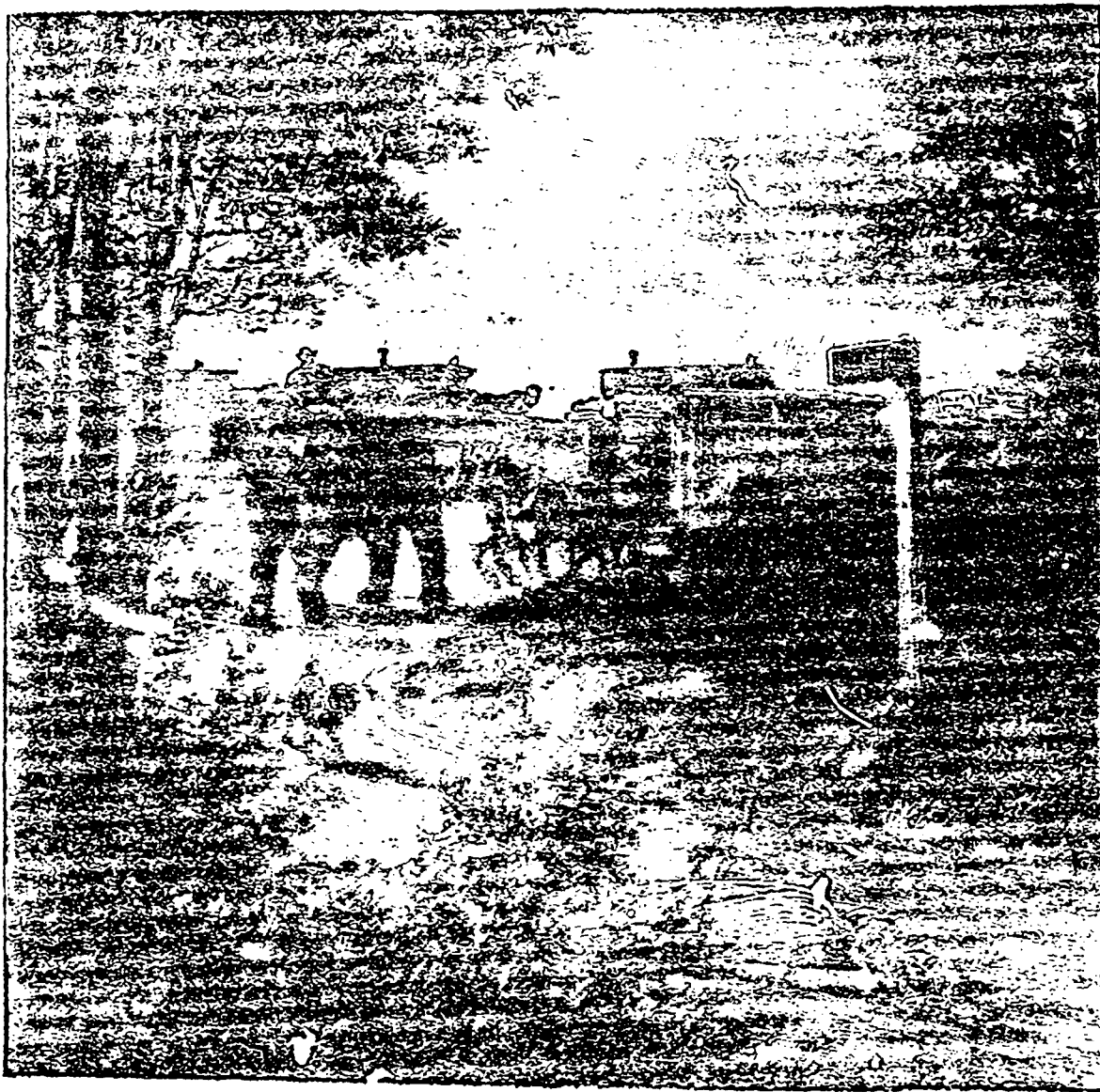
— Cela se saurait, monsieur le maire, oui cela se saurait déjà, après toutes les recherches que vous avez faites.

— Attendez, monsieur Denizot ; ce matin, à la première heure, on est venu m'apprendre que dans la nuit où le cantonnier a trouvé les enfants, et probablement une ou deux heures plus tard, une troupe de saltimbanques étaient passées sur la route, se dirigeant vers la Bourgogne. Ces saltimbanques avaient quatre ou cinq voitures, dont deux ou trois renfermaient les bêtes d'une ménagerie ; ils ont encore avec eux, paraît-il, un éléphant, un chamcau et plusieurs chiens.

dissement et des arrondissements voisins pour que les saltimbanques soient retrouvés, ce qui ne sera nullement difficile, et interrogés.

Seulement depuis trois jours, ils ont fait du chemin. Ces gens-là, quand ils ne s'arrêtent pas dans une ville pour donner des représentations, marchent constamment, aussi bien la nuit que le jour, ne perdant que le temps strictement nécessaire au repos forcé de leurs bêtes. Quant à eux, leurs voitures sont des maisons ambulantes où ils font leur cuisine, où ils mangent, où ils dorment.

Mais grâce à vous, monsieur, la situation n'est plus la même, ce qui était mystérieux ne l'est plus et je n'ai plus à agir pour



Le convoi s'était arrêté, l'éléphant et le chamcau juste devant la comtesse. (Page 615)

Eh bien ! ne pouvons-nous pas supposer, et avec raison, que les saltimbanques ont rencontré la comtesse de Verdraine épuisée, à bout de forces, mourante, peut-être incapable de parler, de se faire comprendre, et que, par compassion, par pitié, ils l'ont mise dans une de leurs voitures ?

— Oh ! cela est, monsieur le maire, s'écrie Etienne ; oui, ça, voilà ce qui est arrivé !

— Je l'ai si bien pensé, monsieur Denizot, que tout de suite j'ai écrit à notre capitaine de gendarmerie afin que des ordres fussent donnés aux brigades de gendarmerie de notre arron-

les mêmes motifs. En effet, ce qui me préoccupait, c'était de savoir qui étaient ces enfants, je le sais maintenant. Voilà qui est bien, mais ce sera mieux encore quand nous saurons ce qu'est devenu leur mère.

— Vos paroles m'ont un peu tranquilisé, monsieur le maire, oui, je me sens beaucoup moins inquiet. Les indications qui vous ont été données sont assez précises pour que nous puissions espérer retrouver sous peu de jour la comtesse de Verdraine.

— Est-ce que vous allez vous mettre à sa recherche ?

—Non, répondit Etienne en ébauchant un sourire, je serais moins habile à cela que messieurs les gendarmes, qui se transmettent les ordres donnés de brigade en brigade.

—Puis-je vous demander ce que vous allez faire ?

—Certainement, monsieur le maire. Quelle est la gare la plus proche de Charnay ?

—C'est celle de Cessieu, sur la ligne de Grenoble à Lyon ; mais nous avons tous les jours une voiture publique qui va à Bourgoin et quand je vais à Lyon ou à Grenoble, c'est à Bourgoin que je prends le train.

—A quelle heure part cette voiture publique ?

—Elle ne part pas de Charnay, elle y passe et s'y arrête un instant tous les matins avant neuf heures.

—Oh ! alors, elle ne fait pas mon affaire, car je ne veux pas attendre à demain. Est-ce que je ne trouverai pas ici un brave homme ayant une voiture convenable et un bon cheval, qui, en le payant bien, consentira à me conduire ou à Cessieu ou à Bourgoin ?

—Nous avons cela à Charnay, monsieur, répondit le maire en souriant, et dès à présent le cheval et la voiture sont à votre disposition ; seulement, comme l'un et l'autre sont à moi, nous n'avons pas à nous entendre sur le prix.

—Oh ! monsieur...

—Vous ne pouvez me refuser ce témoignage de sympathie.

—J'accepte, monsieur le maire, avec reconnaissance.

—C'est mon domestique qui vous conduira à Bourgoin ; à l'heure où vous voudrez partir, il sera prêt.

—Je ne partirai pas seul, monsieur, car je pense que vous ne vous opposerez pas à ce que j'emmenes ces pauvres enfants.

—Vous voulez les emmener à Saint-Amand-les-Vignes ?

—Oui, monsieur le maire, chez leur grand-père et leur grand'mère, et Miro accompagnera ses jeunes maîtres.

—C'est bien, monsieur Denizot, nous vous confions ces chers petits.

—Aussitôt arrivé à Saint-Amand, monsieur le maire, j'aurai l'honneur de vous écrire, et si vous-même vous appreniez quelque chose...

—Je vous promets de vous en informer immédiatement.

—Oh ! si vous ne saviez rien encore après-demain, il serait inutile de m'écrire, car votre lettre ne me trouverait plus à Saint-Amand. Mon intention est de revenir à Charnay, et c'est d'ici, après vous avoir vu, monsieur le maire, que je reprendrai mes recherches.

—Je serai enchanté de vous revoir, mon jeune ami, et il faut espérer qu'à votre retour à Charnay je pourrai vous dire où vous trouverez la comtesse de Verdraine. En attendant, vous nous ferez l'amitié, à ma femme et à moi, d'accepter le souper que nous vous offrirons. A notre table, Georges et Edouard feront plus ample connaissance avec vous. Enfin l'heure de votre départ arrivée, vous n'aurez qu'à sortir de la salle à manger pour monter en voiture.

A des paroles aussi affectueuses, le jeune homme ne pouvait répondre qu'en acceptant l'hospitalité qui lui était si cordialement offerte ; c'est ce qu'il fit.

Il remercia vivement la femme et la fille du cantonnier, leur promit de les revoir lorsqu'il reviendrait à Charnay, leur dit que l'argent trouvé dans le sac de voyage de la comtesse était pour elles et que cette petite somme leur serait remise par le maire.

La femme du maire prit Edouard dans ses bras, son mari et Etienne donnèrent la main à Georges, et nos personnages sortirent de la maison du cantonnier ayant pour escorte Miro, qui par ses regards, ses bonds, ses jappements, manifestait son allégresse.

Peut-être était-il surpris de ne pas voir sa maîtresse, mais cela ne paraissait nullement l'inquiéter.

On a voulu prouver maintes fois que le chien a la faculté de réfléchir ; réfléchit-il réellement ? Ceux qui aiment les chiens et les ont beaucoup observés répondront oui sans hésiter ; d'autres diront non ; car si le chien a la réflexion, il faut aussi lui accorder la pensée.

Dans tous les cas, on ne peut nier qu'il soit intelligent et que son instinct si développé n'ait quelque ressemblance avec la raison.

Qui sait si quelque chose en lui n'avait pas dit à Miro :

“Maintenant que tu as retrouvé tes jeunes maîtres, sois sans inquiétude, tu retrouveras aussi ta maîtresse !”

VI

UNE VIEILLE CONNAISSANCE

Qu'était donc devenue la comtesse Paule ?

Comment avait-elle disparu ?

Pour répondre à ces deux questions, disons tout ce soit que ce que le maire de Charnay avait supposé était la vérité. Et maintenant nous allons raconter ce qui s'était passé.

Il pouvait être dix heures et demie ; les éclairs incendiaient le ciel, la foudre grondait, la pluie tombait à verse. Dans le bois, sous le châtaignier, la comtesse de Verdraine dormait toujours, plongée dans ce sommeil profond, étrange, dont ses enfants n'avaient pu la faire sortir, sommeil qui n'était pas sans analogie avec la léthargie.

Cependant, après avoir été d'abord garantie de la pluie par l'épais feuillage de l'arbre, l'eau finit par traverser l'abri de verdure en dégotant des feuilles secouées par le vent ; elle tombait sur la dormeuse comme versée par un arrosoir.

Alors la comtesse se réveilla, mouillée partout, trempée, ruisselante. Elle ouvrit les yeux, regarda et ne vit rien dans l'obscurité profonde. A ses oreilles n'arriva que le bruit du vent soufflant dans les arbres et le craquement des branches.

—Mon Dieu ! où suis-je, mais où suis-je donc ! murmura-t-elle.

Péniblement elle se dressa debout et immobile, les deux mains appuyées sur son front, elle chercha à ressaisir sa pensée, à reprendre ses esprits ; cela dura quelques instants. Tout à coup la mémoire lui revint et elle poussa un cri terrible. Elle se rappelait qu'elle et ses enfants étaient entrés dans le bois pour se reposer, que tous trois s'étaient couchés et qu'elle s'était endormie, sans doute sous cet arbre au pied duquel elle se trouvait, le dos appuyé au tronc.

—Georges, Edouard, mes enfants, où êtes-vous ! cria-t-elle. Ne recevant pas de réponse, elle se sentit frissonner.

Mais ses enfants devaient être près d'elle, endormis sans doute.

Elle se courba et des pieds et des mains elle chercha à les trouver. Rien. Alors elle se redressa saisie d'épouvante et poussa un second cri d'angoisse plus terrible, plus effrayant que le premier.

De toutes les forces qu'elle avait encore, elle se mit à appeler :

—Georges, Edouard ! Mes enfants, mes chers petits !

Après chaque appel elle tendait l'oreille, écoutait. Mais rien ne lui répondit, rien que le sifflement lugubre du vent et au loin un bruit sourd pareil à un bruissement formidable. C'était encore le vent.

—Mon Dieu, mon Dieu ! où sont mes enfants ! gémit-elle.

Elle appela encore. Mais ce furent toujours les mêmes bruits du bois qui répondirent à sa voix.

Eperdue, folle de douleur et de désespoir, ne sachant ce qu'elle pouvait avoir à redouter pour ses enfants, elle se mit à courir à travers le bois, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, se heurtant aux arbres, se déchirant aux branches, tombant, se relevant et ne cessant pas d'appeler :

—Georges, Edouard ! Georges, Edouard !

Et elle allait sous la pluie, glissant dans la boue, marchant en zig-zag, se traînant et s'égarant, se perdant dans la nuit comme s'étaient égarés et perdus ses enfants.

Ce n'était plus que d'une voix faible, mourante qu'elle appelait encore à de longs intervalles :

—Georges ! Edouard !

Elle arriva sur la lisière du bois, eut encore assez de force

pour gravir un talus peu élevé et se trouva sur la route ; mais cette route n'était pas celle où le cantonnier avait trouvé les enfants.

La pluie ne tombait plus, l'orage s'était éloigné, il n'y avait plus que de rares éclairs et c'était au loin que le tonnerre grondait encore. Les nuages passaient rapides et de timides étoiles apparaissaient dans quelques éclaircies du ciel.

Paule était toute grelottante, glacée, jusque dans les veines ; elle ne pouvait plus articuler un mot, ni seulement faire sortir un son de sa gorge desséchée ; elle respirait à peine, et son cœur n'avait plus que de faibles battements. Elle fit encore quelques pas, les jambes chancelantes, ayant dans la tête comme un grand vide, n'ayant plus conscience de rien, puis tomba à coup s'abattit comme une masse et resta étendue tout de son long, sans mouvement.

Combien de temps resta-t-elle ainsi ? Nous ne saurions le dire.

Le ciel s'était complètement éclairci ; sur toute l'étendue de l'immense coupole, les étoiles brillaient. La fureur des éléments s'était apaisée, le calme succédait à l'ouragan.

Il n'était pas encore une heure du matin.

Les pas lourds de plusieurs chevaux, un bruit de roues et de voitures cahotées, une forte sonnerie de clochettes et de grelots se fit entendre soudain sur la route qui, jusqu'à ce moment, avait été déserte.

Qui venait ? Qui s'avancait vers l'endroit où la malheureuse comtesse était tombée évanouie ? Des saltimbanques ; les saltimbanques dont le passage avait été signalé au maire de Charney.

Ils avaient cinq voitures. C'était un convoi. Deux voitures très longues, traînées chacune par deux forts chevaux et bien fermées, portaient des cages de fer dans lesquelles étaient enfermés des lions, des tigres, des ours, un hyène, un jaguar, des chacals, un léopard, etc. ; il y avait jusqu'à un serpent et deux ou trois lézards d'Asie. C'était une ménagerie augmentée de quatre superbes chiens de montagne, qui trottaient sur la route, le plus souvent en avant du convoi. De front, précédant les voitures, marchaient ou trottaient, quand il le fallait, un magnifique éléphant et un chameau. L'éléphant était conduit par son cornac, confortablement installé sur son dos ; le chameau avait également son conducteur, assis entre ses deux bosses.

Une voiture contenait le matériel de la troupe : la tente et les charpentes pour la monter.

La quatrième et la cinquième voitures, qui communiquaient entre elles, au repos et à volonté, par une passerelle mobile, étaient occupées par les saltimbanques des deux sexes, mais une exclusivement réservée aux femmes. Elles n'étaient que deux, d'ailleurs, la caissière, une belle jeune fille de vingt ans, et la cuisinière, toutes deux chargées aussi de soigner le linge de la blancheur et des recommandations. Chacune avait sa petite meuble d'un lit et d'une chaise, plus une malle dans un coin.

La moitié de cette voiture était en même temps une cuisine et une salle à manger ; une cuisinière parce qu'il y avait là un fourneau, une espèce de buffet, des ustensiles pour friquer, une salle à manger parce qu'il y avait une table autour de laquelle on pouvait s'asseoir huit assez à l'aise.

La troupe se composait en effet de huit personnes, et c'était dans cette cuisine-salle à manger que les saltimbanques prenaient leurs repas en commun, nous pourrions dire en famille, car dans cette petite troupe tout le monde était d'accord, s'estimait, se respectait, s'aimait. Ainsi le voulait le patron, le maître.

Et il avait le droit d'exiger beaucoup de ses collaborateurs, car il était bon pour eux, les traitait comme des amis, les aimait bien et les payait largement.

La dernière voiture, celle des hommes, était divisée en cinq compartiments, ayant chacun un lit, pas très large, mais assez pour pouvoir bien dormir. Quand on est saltimbanque, peut-on dormir plus qu'un bon matelas, des draps propres et une couverture pas trop usée ?

La cabine du patron n'était pas plus luxueuse que les autres ; elle était simplement décorée d'un petit miroir et de vieilles pipes culottées. Cependant, dans un coin, à la tête du lit, il y avait un coffre de fer bien cadenassé qu'on ne voyait pas dans les autres cabines. C'était dans ce coffre de fer que le patron versait les recettes de la caissière les jours où la troupe travaillait, les gens et les bêtes. C'était ce coffre de fer que le patron ouvrait quand l'homme chargé de nourrir les animaux venait lui rendre ses comptes et demander une nouvelle provision : quand, à son tour, la cuisinière, rendant également ses comptes, faisait remplir sa bourse pour la quinzaine ; enfin, le fameux coffre s'ouvrait encore les jours où le patron faisait la paye.

Comme on le voit il s'ouvrait souvent, le coffre cadenassé, et cependant il ne se vidait jamais entièrement, bien que les recettes fussent plus souvent mauvaises que bonnes.

Les employés, qui savaient bien un peu ce que le patron pouvait gagner, s'étonnaient de voir que l'argent ne lui manquait jamais. Comment faisait-il donc ? Pour eux, il y avait là un mystère. Ils étaient trop respectueux pour se permettre d'interroger le maître à ce sujet ; mais ils se disaient :

— Il faut qu'il ait quelque part une mine d'or.

Le chef de saltimbanques, ce montreur de bêtes, ne pas confondre avec dompteur, notre personnage ne jouait pas avec ses bêtes féroces, ce chef de saltimbanques est une vieille connaissance de nos lecteurs ; c'est le senor don Stéphano, l'ancien maître de la belle Mercédès d'Argélias, devenu danseur à l'Opéra, sous le nom de Flora, et que sa grâce, sa souplesse, sa légèreté, son talent ont fait surnommer la Papillonne.

Deux des chiens qui pour le moment marchaient en avant-garde, s'arrêtèrent subitement : l'un aboya, l'autre se mit à hurler. Leurs camarades accoururent, croyant sans doute à quelque grand danger qui menaçait leurs maîtres. Ils s'approchèrent du corps de la comtesse, le flairèrent ; puis, imitant les deux autres, aboyèrent et hurlèrent.

Alors ce fut sur la route, autour de la jeune femme toujours sans mouvement, un tapage épouvantable, une sorte de concert infernal. Dans les cages de fer, les fauves réveillés rugissaient.

Le convoi s'était arrêté, l'éléphant et le chameau juste devant la comtesse. L'éléphant baissa sa trompe en l'allongeant, puis la redressa aussitôt avec un mouvement qu'on aurait pu prendre pour de la terreur. Le chameau, que rien ne semblait émouvoir, restait impassible.

Cependant don Stéphano, qui ne dormait jamais que d'un œil, s'était dressé debout et avait appelé ses camarades en criant :

— Alerte ! alerte !

Tout d'abord on court aux cages des bêtes, où tout était en ordre et dans une tranquillité relative.

— Par ici, venez, venez ! criait le cornac de l'éléphant qui n'avait pas quitté sa chaise.

— Ah, ça ! qu'y a-t-il donc ? demanda le patron.

— Là, là, devant nous, un cadavre ; répondit le cornac.

Les chiens, voyant leurs maîtres, avaient cessé d'aboyer de hurler, et la panique chez les fauves se calmait.

Don Stéphano le premier, s'approcha de la comtesse et l'éclaira avec la lanterne qu'il avait à la main.

— Oh ! toute jeune ! murmura-t-il.

— Et bien belle, patron, ajouta un des hommes.

Don Stéphano toucha les mains, la figure, les membres. Le corps était glacé et avait la rigidité d'un cadavre.

— La pauvre jeune femme est morte, dit une voix derrière don Stéphano.

Et les autres hommes et les deux femmes qui arrivaient sur le lieu de la scène répétèrent :

— Morte, morte, elle est morte !

Don Stéphano, à genoux sur le sol boueux, penché sur le corps, continuait son examen. Les autres disaient :

— Vous allez voir, le patron va emporter le cadavre pour le dépecer, quand il fera jour, dans le premier village où nous passerons.

—Non, le patron ne fera pas cela, il sait bien que l'on ne doit pas toucher aux morts et que c'est aux hommes de justice seuls qu'appartient le droit de les enlever.

—Par exemple, on voilà une bêtise ! Et d'abord rien ne prouve encore qu'elle soit morte ..

—Silence, vous autres, ordonna la voix pleine d'autorité de Stéphanos.

Celui-ci avait la main sur le cœur de la jeune femme, espérant en sentir les battements ; mais le cœur avait cessé de battre. Et cependant quelque chose disait à don Stéphanos que ce corps glacé, rigide, qu'il touchait, palpait, n'était pas un cadavre. Cet Espagnol n'était rien moins qu'un savant ; mais ayant vu bien des choses, il était homme d'expérience. Il s'obstinait à croire que la jeune femme vivait encore, qu'elle était évanouie, et que dans son évanouissement il y avait de la catalepsie.

Mais, morte ou vivante, la laisser là était impossible ; don Stéphanos n'aurait pu se résoudre à l'abandonner. Ce qu'il y avait à faire d'urgence, c'était de lui donner tous les soins nécessaires. Si elle vivait encore on mettrait tout en œuvre pour la sauver de la mort ; et si elle était morte... mon Dieu, on la ferait enterrer, voilà tout.

Ayant ainsi raisonné, don Stéphanos dit à un de ses hommes de l'aider à enlever le corps et la comtesse Paule fut transportée à la maison roulante des femmes et confiée à leurs soins.

—Vous allez lui céder votre chambre, dit le maître à Mlle Claire, sa caissière, et vous et Mme Auguste vous serez jusqu'à nouvel ordre ses gardes-malade.

—Et si elle est morte ? objecta la jeune fille.

—Vous serez les veilleuses de la morte.

Le maître avait parlé, il n'y avait plus rien à dire.

Le convoi s'était remis en marche et les hommes avaient regagné leur voiture.

La comtesse fut déshabillée, on lui lava les mains et le visage, et après avoir séché son corps dans une couverture de laine, on lui mit une chemise de Mlle Claire, et elle fut ensuite couchée dans le lit de cette dernière, comme l'avait ordonné le maître.

Le maître avait dit aussi :

—On donnera des soins à cette jeune femme comme si elle n'était qu'évanouie.

Se conformant aux désirs de don Stéphanos, bien qu'elle n'en vissent guère l'utilité, les deux femmes unirent leurs efforts pour ranimer la malheureuse ; elles la frictionnèrent avec de la flanelle, lui versèrent dans la bouche, à plusieurs reprises, quelques gouttes d'une liqueur ayant la propriété de rétablir la circulation du sang, de réchauffer.

Au bout d'une heure, Mlle Claire et Mme Auguste s'aperçurent qu'un peu de chaleur était revenu au corps et que les membres avaient moins de raideur. Mais la jeune femme était toujours sans mouvement, ses yeux restaient fermés, sa figure et ses lèvres conservaient la même pâleur de cire et l'on ne pouvait point voir si elle respirait ; enfin si son cœur battait, il fallait que ce fût bien faiblement puisqu'on ne le sentait pas.

Don Stéphanos, assis sur l'unique chaise de sa cabine, attendait des nouvelles avec impatience et anxiété. Il ne savait pas qui était cette malheureuse qu'il venait de ramasser sur la route ; c'était une pauvre, une vagabonde, sans doute ; n'importe, sans savoir pourquoi il s'adressait à cette jeune femme et beaucoup plus qu'il ne l'aurait voulu.

Un coup de sifflet aigu retentit au milieu du bruit des sonnettes et des grelots. C'était un signal. Mlle Claire appela le patron.

Don Stéphanos se dressa comme mu par un ressort ; sans faire arrêter les chevaux, il descendit de sa voiture par le petit escalier qui y était fixé, et monta dans l'autre voiture par un escalier semblable.

—Nous sommes parvenues à la réchauffer un peu et les membres sont moins raides, lui dit Claire.

—Alors, j'avais donc raison, elle n'est pas morte !

Il pénétra dans la cabine et examina longuement la comtesse.

—Oui, murmura-t-il, elle vit.

Se tournant vers les femmes, il reprit :

—Vous avez bien travaillé, je suis content de vous. Courage, courage, nous sauverons cette pauvre femme ! Elle dort et son sommeil est léthargique ; mais dans quelques heures, soyez-en sûres, elle se réveillera. Vous lui avez fait avaler de ma liqueur, de mon spécifique ?

—Oui, maître.

—Il faut continuer ; trois ou quatre gouttes de quart d'heure en quart d'heure. Si grâce à vos soins, la vie est rendue à cette femme, vous aurez chacune une gratification de cinquante francs. Mme Auguste, vous allez allumer votre fourneau pour faire chauffer des pièces de laine, de flanelle, et toutes deux, vous ferez tout ce qui dépendra de vous pour réchauffer complètement votre malade. Mettez-lui aux pieds une brique brûlante.

—Maître, tout ce que vous ordonnez sera fait.

—C'est bien. A propos, où sont ses effets ?

—Dans un coin de la salle, mais dans un état...

—On les lavera, on les fera sécher. Avait-elle quelques objets sur elle ?

—Nous ne savons pas.

—Je comprends, vous n'avez pas eu le temps de chercher ; moi, je vais voir.

Don Stéphanos revint dans la salle à manger assez bien éclairée par une lanterne solidement attachée à un des montants de la voiture. Il trouva l'habillement de la comtesse en un tas, les bas, les bottines, le chapeau, la robe, les jupons, la chemise, le tout ensemble, pêle-mêle.

Il inspecta d'abord la chemise dont il trouva la marque brodée par une main habile : un V surmonté d'une couronne de blason.

—Tiens, tiens, tiens, fit-il.

Il prit ensuite les bas sur lesquels se retrouvait le V sans la couronne et tracé au point de marque ordinaire.

—Initiale d'un prénom ou d'un nom de famille, murmura don Stéphanos, mais cela ne m'apprend pas grand-chose. Voyons la robe.

La robe avait deux poches, une à droite, une à gauche. Dans la poche de droite, don Stéphanos trouva un mouchoir de fine batiste assez propre, car la comtesse l'avait lavé elle-même plusieurs fois dans l'eau claire d'un ruisseau.

Le mouchoir était aussi marqué d'un grand V accompagné de la couronne, l'un et l'autre brodés, évidemment par la même main qui avait marqué la chemise.

—Hum, hum, fit don Stéphanos, je ne me connais guère en blason, mais cette couronne me paraît être celle d'un duc ou d'un marquis.

De la poche gauche, le saltimbanque tira un chiffon de papier mouillé, ayant presque la forme d'une petite boule ; se rapprochant de la lumière et remarquant qu'il y avait quelque chose d'écrit sur ce papier :

—Une lettre, peut-être, pensa-t-il.

—Oui, c'était une lettre, cette lettre que Paule avait écrite à ses parents, qu'elle n'avait pas achevée, qu'elle avait froissée et mise dans sa poche, renonçant à l'envoyer.

Don Stéphanos chercha encore et ne trouva plus rien.

—Enfin, se dit-il, j'ai toujours à espérer que ce papier m'apprendra quelque chose.

Mme Auguste avait allumé son fourneau et laine, flanelle et brique chauffaient.

—Je vous gêne, mère Auguste, lui dit don Stéphanos ; mais c'est bien, j'ai fini et je m'en vais. Je ne me coucherai pas ; et si vous avez besoin de moi, vite un coup de sifflet ; du reste le jour ne tardera pas à paraître.

Sur ces mots le patron regagna sa cabine, emportant le mouchoir et le papier roulé.

VII

LA MALADE

La première chose que fit don Stéphano, ce fut de dérouler les feuilles de papier avec les plus grandes précautions et de les étendre, pour qu'elles se séchassent plus vite, chacune entre deux feuilles de papier buvard.

— Lire maintenant serait fort difficile, se disait-il, et je risquerais fort de déchirer le papier en beaucoup d'endroits, et ce serait fâcheux, si cet écrit est un document de quelque valeur et que je doive le conserver. Dans quelques heures, après un bon coup de soleil qui aura remis le papier en état, je pourrai lire.

Vers huit heures du matin, la dormeuse fit un premier mouvement ; elle commençait à se ranimer ; on voyait maintenant qu'elle respirait ; une légère teinte rose reparaisait sur son visage et sur ses lèvres, et Claire pouvait sentir sous sa main les faibles battements du cœur.

Elle vivait ! Mais était-elle sauvée ?

Hélas ! dans l'état où elle se trouva t, il y avait beaucoup, beaucoup à redouter.

Don Stéphano, le monstre de bêtes, venait de Lyon et se rendait à Belley, département de l'Ain, où il y allait avoir une fête qui durerait quinze jours. On marchait donc à peu près en droite ligne dans la direction de Belley.

À neuf heures on s'arrêta à l'extrémité d'un village assez important que l'on avait traversé et où il y avait un boucher et un boulanger. C'était une halte qui allait être, comme d'habitude, de trois heures.

Pendant ce temps, les fauves, les chevaux et les gens manœuvraient. C'étaient les trois premières heures de repos de la journée. Les chevaux et l'éléphant, habitués à de longues marches, souvent forcées, n'exigeaient pas un plus long repos. Quand au chameau, il était infatigable et aurait marché des jours et des nuits sans s'arrêter.

La comtesse Paule était toujours plongée dans son étrange sommeil.

Ce ne fut qu'un peu avant midi, alors que les saltimbanques se préparaient à se remettre en route, que la malade sortit enfin de sa crise cataleptique.

Elle ouvrit les yeux, se dressa à demi, regarda avec effarement Claire qui lui souriait, laissa échapper un long soupir, puis une plainte et balbutia d'une voix sourde :

— Oh ! quel horrible rêve !

Mais il n'y avait aucune lucidité dans son cerveau où tout était confusion ; elle ne se rappelait pas qu'elle était la comtesse de Verdraine et avait des enfants. Elle ne se souvenait de rien.

Sa tête retomba sur le traversin et elle se rendormit.

Claire secoua tristement la tête et murmura :

— Cela n'est pas naturel.

Bien qu'il eût eu soin de faire sécher la lettre au soleil, tout en la laissant entre les feuilles de papier buvard, don Stéphano ne l'avait pas encore lue ; il avait eu à conférer avec ses hommes, à visiter ses voitures ; ses animaux, enfin à s'occuper de beaucoup de choses.

Don Stéphano était de ceux qui pensent que pour être bien servi, un maître doit faire souvent lui-même et tout voir de ses yeux.

Mais dès que les voitures se furent remises en marche, Stéphano se retira dans sa cabine et se mit aussitôt en devoir de lire la lettre qui avait fortement excité sa curiosité, il la lut lentement, avec une grande attention, sans s'interrompre, sans exclamation, mais non sans être singulièrement ému.

C'est que cette lettre lui révélait d'étranges choses, et lui causait une surprise à laquelle il ne s'attendait pas.

Quoi, cette jeune femme, qu'il avait prise d'abord pour une pauvre, une vagabonde, et à qui plus que jamais il voulait rendre la vie, cette jeune femme était la comtesse de Verdraine, la femme de cet homme odieux, de ce misérable dont

la danseuse Flora s'était emparé, qu'elle torturait et poussait vers un abîme sans fond pour venger sa sœur flétrie, déshonorée et morte de douleur, de désespoir et de honte !

Et, surprise plus grande encore, la malheureuse comtesse de Verdraine était cette charmante et jolie personne qu'on appelait autrefois la belle Paule et qu'il avait vue un jour, à Saint-Amand-les-Vignes, sur la place publique.

Mais comment ne l'avait-il pas reconnue ? Il s'en étonnait, car il avait une prodigieuse mémoire.

— Oh ! s'écria-t-il, comme il y a des choses étonnantes dans la vie ! Comme certaines destinées sont étranges ! Comme il y a d'incroyables fatalités !

Si le saltimbanque savait que la danseuse Flora frappait sans pitié le comte de Verdraine et avait juré sa perte pour venger sa sœur Dolorès, il n'ignorait pas combien était grande et même exagérée la reconnaissance de Mercédès d'Argélias envers l'ancien sergent Pierre Rouget et tous les siens, pour un service rendu en Espagne, en temps de guerre, à la senora Inès Ramon.

— Je connais Mercédès, se disait-il, je la connais comme je me connais moi-même, comme si elle était née de mon sang et ne m'eût jamais quitté. Elle est fanatique de son devoir et même de ce qu'elle s'imagine être son devoir. Sa mère lui a dit : Il existe un Français appelé Pierre Rouget, qui a pris part aux combats du Trocadero, aie pour ce vieux soldat la reconnaissance et le respect que tu dois à un homme qui a sauvé ta mère, et si Pierre Rouget a des descendants, que ta reconnaissance et ton respect se reportent sur eux.

Or, poursuivit Stéphano, il me paraît certain que Mercédès ignore que le comte de Verdraine est marié, et si elle est instruite de la chose, elle ne sait pas que le comte a pris pour femme une paysanne de Saint-Amand-les-Vignes et que la comtesse de Verdraine n'est autre que la belle Paule, la petite-fille de l'ancien soldat Pierre Rouget.

Don Stéphano se mit gravement à réfléchir encore, et la conclusion de ses dernières réflexions fut qu'il devait écrire à Mercédès d'Argélias, sinon immédiatement, mais pas plus tard que le lendemain ; car il était important d'instruire la danseuse des choses dont il supposait qu'elle n'avait point connaissance et de lui apprendre comment il avait recueilli la comtesse, après l'avoir trouvée sur un chemin presque morte.

Mais Stéphano était un homme prudent, qui ne se serait point pardonné de commettre une erreur, même trompé par les apparences. Il fallait avant tout qu'il s'assurât que la malade était bien réellement la comtesse de Verdraine, la belle Paule, c'est-à-dire la personne qui avait écrit ce qu'il venait de lire, la lettre de la comtesse ayant pu, en effet, se trouver dans la poche d'une étrangère.

— Si c'est elle, je la reconnaitrai, se dit le saltimbanque.

Et il se rendit dans la cabine où la comtesse dormait toujours, mais d'un sommeil qui n'avait plus rien de léthargique, d'un sommeil causé par l'épuisement complet des forces et qui semblait promettre un bon réveil.

— C'est elle, prononça tout bas don Stéphano, oui, voilà bien la belle Paule que Mercédès a embrassée sur la place de Saint-Amand ; comment ne l'ai-je pas tout de suite reconnue ? Il est vrai que c'était la nuit ; et puis elle était si pâle... elle l'est encore, du reste. Enfin maintenant je ne doute plus, c'est elle.

Une idée vint au saltimbanque et elle fut aussitôt suivie d'une résolution.

Il ne déclarerait point à l'avortité qu'il avait trouvé sur la route une femme mourante et l'avait recueillie ; et, jusqu'à nouvel ordre, personne ne saurait que cette malheureuse était la comtesse de Verdraine. Avant de prendre un détermination sur ces deux points, il attendrait les instructions qui lui seraient données par Mercédès.

En conséquence, il n'emmènerait pas la comtesse jusqu'à Belley pour la faire entrer dans un hôpital ou un hospice, comme il en avait eu d'abord l'intention ; il la laisserait en passant au village de Bellombe, à quatre lieues de Belley, où

il avait un ami, un ancien saltimbanque retiré du métier, sur qui il pouvait en toute sûreté confier la malade.

Ces résolutions définitivement arrêtées, Stéphanos rassembla son personnel et sans entrer dans des explications, que d'ailleurs on ne lui demandait pas, il donna l'ordre à ses gens de garder le silence le plus absolu sur l'événement de la nuit précédente.

Chacun promis de garder le secret, et le patron, content de son monde et de lui-même, regagna sa cabine afin de penser à la lettre qu'il allait écrire à la danseuse Flora.

Nous ajouterons encore quelques mots à ce que nous avons déjà dit sur l'Espagnol don Stéphanos.

Depuis que nous l'avons vu sur la place publique de Saint-Amand-les-Vignes, fumant sans gêne sa vieille pipe culottée et débitant son boniment avec cette emphase et cette verve blagueuse particulière aux saltimbanques, un grand changement s'était fait dans sa situation : il était devenu le maître et le propriétaire d'un matériel considérable, d'une véritable ménagerie composée d'une vingtaine de bêtes, sans compter les douze chevaux, le tout représentant une somme assez considérable.

L'âne d'autrefois, les caniches, le singe, la pie et la vieille femme étaient morts. Le chameau était toujours le même chameau et Stéphanos lui avait donné pour compagnon un éléphant ; l'ours était entré dans la ménagerie.

Ali, le mulâtre et Ajax, le bossu, avaient quitté Stéphanos, avec son agrément, bien entendu, pour aller servir Mercédès, et nous savons s'ils la servaient fidèlement, et jusqu'à quel point ils lui étaient dévoués.

Don Stéphanos n'avait pas été pour Mercédès ce que l'on appelle un maître, mais un ami, mieux encore qu'un ami, un père. Arrivée à la célébrité, à la fortune, la jeune fille, dont nous connaissons le grand cœur, voulut agir vis-à-vis de son vieil ami comme une fille reconnaissante. Elle lui avait dit :

— Quittez ce métier de saltimbanque, si peu digne de vous, je vous ferai une pension et vous pourrez retourner en Espagne et y vivre tranquillement.

Mais Stéphanos aimait la France et ne voulait pas s'en éloigner ; mais Stéphanos aimait le métier de saltimbanque, car il était saltimbanque dans l'âme, et ne voulait pas l'abandonner.

Il fit part à Mercédès de ses projets, de ses ambitions, et la jeune fille, en plusieurs dons successifs, lui donna l'argent qui lui était nécessaire pour acheter les voitures, les chevaux, les fauves.

C'était là toute la fortune de don Stéphanos ; en dehors de son matériel, de ses chevaux et de ses pensionnaires en cages il ne possédait absolument rien ; il n'était guère plus riche, en somme, que huit ans auparavant et vivait un peu au jour le jour comme en ce temps-là. Assez souvent même, Stéphanos était gêné ; alors il avait encore recours à Mercédès et c'était la danseuse, dans les jours de pénurie, qui alimentait la caisse du saltimbanque. Mais, disons-le à la louange de Stéphanos, il n'abusait pas, et faisait même ses demandes avec une grande discrétion. Plus d'une fois aussi, après un ou deux mois de bonnes recettes, il avait rendu à la jeune fille une partie des sommes avancées. Selon lui, l'argent qu'il avait reçu et recevait de la danseuse était des prêts qu'il devait rembourser.

Enfin don Stéphanos n'était pas riche, et cependant il ne croyait pas qu'il y eût au monde une position plus agréable que la sienne et qui pût lui être préférée. Pour lui, il n'y avait rien au-dessus des saltimbanques et il se considérait comme en étant le roi. Les Pezon, les Bidet et autres n'étaient que des petits princes, ses sujets.

Il aimait le grand air, la liberté, les routes à perte de vue ; toutes étaient à lui, la France entière était son domaine. Et quand il contemplait ses bêtes repues, bien portantes, joyeuses, ou qu'il les entendait rugir, il s'estimait le plus heureux des hommes.

Certes, il n'aurait pas changé sa souveraineté contre celle du plus puissant potentat.

Sur un champ de foire, au milieu du bruit assourdissant

des tambours, des grosses caisses, des instruments de cuivre de ses confrères, il admirait la foule se pressant devant les baraques, jubilait de voir les bousculades, éprouvait une infinité de jouissances inconnues.

Et quand sous sa tente, ayant son habit noir et sa cravate blanche, il se promenait gravement devant les cages de ses bêtes, il était plus fier et se trouvait plus grand que le premier ministre de la reine de tout les Espagnes.

Don Stéphanos était né saltimbanque ; aurait-il été propriétaire de la plus riche mine d'or du Pérou qu'il serait resté saltimbanque.

Dans l'après-midi, un peu avant la halte du soir, la comtesse se réveilla ; mais elle était dans un état de faiblesse extrême. Elle avait toujours les yeux égarés et l'on devinait que dans son cerveau tout était vague et certainement, elle ne se rendait encore compte de rien. Sa peau était brûlante, elle avait la fièvre.

Claire, qui ne la quittait pas un instant, essaya de la faire parler ; ce fut impossible. Les lèvres de la malade remuaient, mais aucun son ne sortait de sa gorge. Son regard indécis, flottant, sa figure sans expression, sans vie, indiquaient qu'elle n'entendait pas ou ne comprenait point ce qu'on lui disait.

— C'est peut-être une étrangère qui ne comprend pas la langue française, pensait la jeune caissière.

Cependant, elle parvint à faire boire à la malade un demi-bol de bouillon chaud et à lui faire manger deux biscuits trempés dans un verre de vieux vin.

Pendant la halte, Stéphanos vint faire une visite à la comtesse. Elle ne s'était pas rendormie, mais elle était dans une immobilité effrayante. Ce pauvre corps épuisé, plus encore peut-être par les tortures que par la fatigue, et dont l'âme semblait s'être séparée, n'était plus qu'une masse de chair inerte.

La pauvre jeune femme avait la respiration courte, précipitée, difficile, ce qui indiquait un engorgement des poumons.

Don Stéphanos lui adressa deux ou trois questions qui restèrent sans réponse.

On aurait pu croire que les sens de la malheureuse avaient tous perdu la sensibilité.

Le saltimbanque la regarda longuement et très ému, car il avait des larmes dans les yeux.

— Elle est bien malade, murmura-t-il.

Il dit à Claire :

— Il faut la soigner comme si elle était votre mère ; vous et moi nous ne pouvons trop faire pour cette malheureuse. Si elle n'était pas d'une constitution robuste, elle serait morte. Mais la sauverons-nous ? Tant qu'il existe chez un moribond un souffle de vie, on a le droit d'espérer. Espérons donc ! Claire, il faut que cette femme vive, il le faut pour elle et pour nous. Si elle mourait, ce serait un malheur, un grand malheur dont je ne pourrais pas me consoler.

Dans la nuit, la voix revint à la comtesse ; mais la fièvre avait augmenté, elle avait le délire. Elle prononçait des paroles aussi étranges qu'incohérentes ; c'étaient des bouts de phrases hachés, des mots auxquels il était impossible de rien comprendre. A toutes ses divagations, se trouvaient jetés pêle-mêle les noms de M. de Miray, de Georges, d'Edouard, d'Isabelle, de Maxime, de Mme de Brogniès, d'Etienne, de Mélie, de son père, de sa mère et de son grand-père.

Elle continuait, sans doute, ou recommençait dans le délire de la fièvre un horrible rêve qui avait dû précédemment hanter son sommeil.

L'expression de sa physionomie et de son regard étincelant trahissait la terreur, l'épouvante ; elle poussait par instants des cris rauques, étranglés : des spasmes violents la secouaient, elle se débattait, jetait ses bras à droite, à gauche, en avant comme si elle eût voulu repousser quelque hideux fantôme.

Et quand l'accès de fièvre se calmait, ses yeux se fermaient à demi et elle retombait subitement dans son immobilité, dans son insensibilité apparente.

Quatre fois en quelques heures elle eut la même crise.

Alors, il semblait que ce pauvre corps brisé, sans force, fut soumis à une puissante action galvanique.

Stéphano était fort triste, et bien qu'il affectât une grande tranquillité d'esprit, il ne parvenait pas à cacher complètement aux deux femmes l'inquiétude qui le dévorait.

Le jour venu, au premier village où l'on arriva, le patron donna l'ordre de s'arrêter.

A un paysan qui se trouva devant lui, le saltimbanque demanda s'il y avait un médecin dans le village. On lui répondit oui, et immédiatement il envoya chercher le médecin. Celui-ci répondit en toute hâte à l'appel qui lui était fait, et il fut introduit auprès de la malade, à ce moment dans une immobilité qui avait succédé à la dernière crise.

Le docteur constata l'état de faiblesse de la jeune femme, déclara qu'elle avait une forte fièvre et que toutes ses forces étaient épuisées, ce que don Stéphano savait aussi bien que lui. Bref, le diagnostic du médecin fut que la malade était anémique au dernier degré. Le brave docteur était enchanté de parler de l'anémie, une maladie fort à la mode depuis une vingtaine d'années, et il en parla au médecin de village, qui ne s'était jamais trouvé, dans sa clientèle, en présence d'une femme ou d'une jeune fille anémique.

Cependant, après avoir ausculté la malade, car il tenait à faire les choses en conscience, il rassura un peu don Stéphano, en disant qu'il était convaincu, et cela le surprenait beaucoup, qu'aucun des organes essentiels à la vie n'était atteint par le mal.

— Donc, ajouta-t-il, avec des soins, de grands soins, de l'air et du soleil, cette jeune femme peut reprendre ses forces, se rétablir, se guérir.

Il indiqua la nourriture qui convenait le mieux à la malade, les boissons qu'il fallait lui donner, les médications à employer et il écrivit son ordonnance, ce qui fut particulièrement agréable à don Stéphano, car il ne se dissimulait pas qu'en cas de mort il encourait une certaine responsabilité.

Croyant avoir affaire à une femme de la troupe, le médecin ne fit au saltimbanque aucune question embarrassante.

Don Stéphano le remercia d'avoir bien voulu se déranger et lui mit un louis dans la main. Étonné d'une pareille largesse, le médecin voulut refuser, disant que ce n'était point là le prix d'une visite de médecin de village.

— Si, si, monsieur le docteur, acceptez, dit l'Espagnol, prenant ses grands airs.

— Enfin, puisque vous le voulez... Mais un mot encore, monsieur ; c'est un conseil : votre camarade n'est pas bien dans cette voiture, il faut une chambre bien aérée, un bon lit ; des soins assidus et une grande tranquillité, c'est-à-dire autour d'elle le calme et le silence. Vous vous rendez à Belley ?

— Oui.

— Eh bien, si vous m'en croyez, vous la placerez à l'hôpital. Merci, monsieur le docteur.

Le médecin s'éloigna enchanté de don Stéphano, émerveillé de ses belles manières de gentilhomme et se demandant si cet Espagnol n'était pas un grand seigneur faisant le métier de saltimbanque pour son plaisir.

Cette journée et la nuit suivante n'apportèrent aucune amélioration dans l'état de la malade. Enfin le lendemain, avant midi, c'était le troisième jour que la comtesse était avec les saltimbanques, on arriva à Bellombe où l'on allait faire une halte de quatre heures.

Don Stéphano, qui dès la veille avait écrit à Mercédès, se rendit chez son ami, l'ancien saltimbanque, qu'il avait prévenu de son passage à Bellombe et qui l'attendait pour déjeuner. Mais, avant tout, Stéphano parla de sa malade et du désir qu'il avait de la confier aux soins de Mme Gaspard.

C'était une femme de cinquante-sept ans, de dix ans moins âgée que son mari, et très alerte encore, malgré son embonpoint.

Stéphano avait rendu autrefois plus d'un service aux époux Gaspard, on lui en était reconnaissant et on n'avait rien à lui refuser. D'ailleurs Stéphano laisserait une provision de cent

francs à Mme Gaspard et il promettait une récompense pour les bons soins qui seraient donnés à la malade qu'il présentait comme lui étant inconnue.

Le mari et la femme se consultèrent simplement du regard, après quoi ils déclarèrent qu'ils acceptaient, heureux de donner à don Stéphano ce témoignage de leur amitié.

La plus belle chambre de la maison fut aussitôt préparée pour recevoir la malade.

Alors Stéphano dit :

— Mes amis, nous pouvons déjeuner.

On prenait le café lorsqu'un homme de la troupe vint demander les ordres du patron. Un quart d'heure après, la voiture dans laquelle était la comtesse Paule s'arrêtait devant la maison de maître Gaspard, et la malade, enlevée de sa cabine par les bras solides de don Stéphano et d'un de ses hommes, était transportée dans sa nouvelle chambre, puis doucement couchée dans le lit baigné par Mme Gaspard aidée de Mlle Claire et de Mme Auguste.

— Je crois avoir fait ce que je devais, se dit le saltimbanque, maintenant attendons les ordres de la senora Mercédès.

VIII

LA LETTRE DU SALTIMBANQUE

La Papillonne avait vengé sa sœur ; oh ! trop bien vengée ! Elle n'avait pas seulement conduit le comte à la ruine, elle l'avait fait descendre, d'échelon en échelon, aussi bas que possible ; elle l'avait écrasé, jeté à terre, roulé dans un bûche de ruisseau. Le comte Maxime de Verdraine si brillant, si fier, si beau naguère, n'était plus que l'ombre de lui-même, un sombre fantôme dont ceux qui avaient été ses amis s'éloignaient, une espèce de spectre errant qui inspirait en même temps la pitié et la terreur.

La danseuse avait vengé sa sœur, et elle était épouvantée du mal qu'elle avait fait. En apprenant que la comtesse de Verdraine, mère de deux enfants, était la belle Paule, et en voyant la douleur profonde du vieux père Rouget, elle avait reçu au cœur une blessure cruelle, blessure qu'elle garderait longtemps, peut-être toujours. Elle souffrait, et dans sa souffrance il y avait des regrets, des remords.

Elles pensait constamment aux trois innocentes victimes qu'elle avait aveuglément et injustement frappées.

Le vieux Pierre Rouget était resté huit jours à Paris ; il lui avait fallu ce temps pour reprendre ses forces. La veille de son départ, il avait reçu la seconde visite annoncée de la danseuse, et celle-ci, avec beaucoup de peine, était parvenue à lui faire accepter une nouvelle somme de huit mille francs.

— Flora la Papillonne ne doit pas exister pour vous, lui avait-elle dit ; ne voyez en moi que Mercédès d'Argélias, Mercédès, la fille d'Inès Ramon, qui veut réparer autant qu'il lui est possible le mal que la danseuse Flora a fait à votre petite-fille.

Je connais votre situation, monsieur Rouget, vous êtes pauvre et votre gendre et votre fille sont encore plus pauvres que vous ; la comtesse de Verdraine et ses enfants vont avoir besoin de votre aide ; sans argent, vous ne pourriez rien faire et vous ne voudriez pas que votre petite-fille et ses enfants tombassent dans la misère. Je vous en prie, prenez cet argent qui va vous être si nécessaire.

Bref, après une assez longue résistance, le père Rouget s'était laissé convaincre et Mercédès avait mis les liasses de billets de banque, avec les deux bourses d'or, dans le sac de cuir.

Depuis la première visite qu'elle avait faite à Pierre Rouget, Flora n'avait pas revu le comte de Verdraine ; elle avait donné à ses serviteurs une consigne sévère, et quand le comte se présentait, ce qui arrivait tous les jours et jusqu'à trois ou quatre fois dans la même journée, on lui répondait : Mademoiselle est sortie ou mademoiselle est sérieusement indisposée et il lui est impossible de recevoir monsieur le comte. Un jour Flora avait une migraine épouvantable ; le lendemain

elle souffrait d'un mal de gorge qui l'empêchait de parler, le jour suivant elle avait des étouffements et l'on redoutait une fluxion de poitrine. Enfin ou la danseuse était réellement sortie ou elle se rendait invisible, sous un prétexte quelconque toujours prêt pour congédier M. le comte.

Celui-ci ne pouvait même pas voir son idole au théâtre, soit sur la scène, soit en l'attendant à la sortie, car, sans qu'elle l'eût demandé, un congé de trois mois avait été gracieusement accordé à la danseuse. La direction tenait à la ménager. On profitait de l'été, où les spectateurs n'affluent pas à l'Opéra, pour lui donner un repos qu'on jugeait nécessaire, et l'on s'occupait déjà de lui préparer une brillante rentrée au commencement de la saison d'automne.

Quand, avenue du Bois-de-Boulogne, on répondait au comte de Verdraine : "Mademoiselle est sortie," on lui disait la vérité. Flora sortait tous les jours ; elle avait des rendez-vous avec un notaire, qui était même venu plusieurs fois chez elle accompagné d'un de ses premiers clercs. Dans le cabinet de l'officier ministériel, lui et la danseuse avaient de longues et secrètes conférences.

Que se passait-il ? Nous le saurons plus tard.

C'était le dimanche, dans l'après-midi, que Flora avait fait sa seconde visite à Pierre Rouget, et le vieillard avait quitté Paris le lundi matin. Le lendemain, à la quatrième distribution, Flora reçut la lettre de don Stéphano.

Elle reconnut sur l'enveloppe l'écriture du saltimbanque et sourit.

—Les affaires ne sont pas devenues brillantes malgré la belle saison, murmura-t-elle, et mon vieil ami Stéphano me demande de vouloir bien combler le déficit de sa caisse. Pauvre Stéphano ! que de peine il se donne, quand il pourrait être si tranquille ! Enfin, c'est son idée ; chacun a ses goûts, et puisqu'il trouve là son bonheur, je n'ai qu'à le laisser aller et à lui venir en aide.

Elle déchira l'enveloppe, ouvrit la lettre et fut tout d'abord très étonnée en voyant quatre pages écrites ; car lorsque le saltimbanque lui écrivait, ce n'était jamais qu'une lettre de douze à quinze lignes.

La lettre de don Stéphano contenait le récit complet des faits que nous connaissons, et certes, la danseuse ne s'attendait guère à ce qu'elle allait lire.

Elle commença sa lecture et au bout d'un instant, elle poussa une exclamation, qui était un cri de douleur arraché de son âme.

—Mon Dieu, mon Dieu ! gémit-elle.

Mais elle n'avait lu que la première page. Pale, frémissante, la poitrine oppressée, le cœur serré comme dans un étau et les yeux noyés de larmes elle continua.

Don Stéphano lui disait ses craintes au sujet de la malheureuse comtesse et lui annonçait que, ne pouvant garder la pauvre jeune femme plus longtemps dans sa voiture, il la laisserait à Bellombe chez son ami Gaspard. Enfin, il demandait à Mercédès, sa protectrice, de lui répondre à Belley par le retour du courrier, de lui donner ses ordres ou tout au moins de lui indiquer ce qu'il devait faire.

Quand elle eut fini, la danseuse se dressa d'un bond.

—Mais je suis donc une misérable, un monstre vomi par l'enfer ! s'écria-t-elle d'une voix rauque, étranglée. Ah ! malheur, malheur à moi !

Pendant un long instant en proie à un violent désespoir, elle se tordit convulsivement les bras. Puis elle se mit à marcher d'un pas saccadé, nerveux, s'irritant contre elle, tournant autour du salon comme une lionne furieuse dans sa cage de fer.

—C'est horrible, c'est horrible ! s'écria-t-elle en se frappant la poitrine avec une sorte de rage.

Elle jetait de tous les côtés des regards éperdus, elle faisait entendre des plaintes, des gémissements, et à chaque instant elle répétait :

—Mon Dieu, mon Dieu !

Elle était comme folle.

Et ce n'était pas seulement contre elle qu'elle était furieuse, mais aussi contre le comte de Verdraine, ce misérable, ce lâche, ce monstre qui avait abandonné sa femme et ses enfants, les avait plongés dans la misère et condamnés à errer sur les routes en vagabonds, en mendiants !

Si, à ce moment, le comte se fût présenté devant elle, elle se serait précipitée sur lui comme une furie et elle n'aurait pas eu assez de ses ongles pour le déchirer, assez de ses dents pour le mordre !

C'était de l'exaltation, une sorte de délire causé par une violente irritation nerveuse.

Peu à peu, cependant, les nerfs se détendirent et la fureur s'apaisa.

Alors Flora s'affaissa lourdement sur un siège et éclata en sanglots. Sa poitrine gonflée avait besoin de ce soulagement.

Devenue plus calme, il lui fut possible de réfléchir.

La lettre de don Stéphano était claire et précise dans ses détails, malgré cela Flora ne se trouvait pas suffisamment instruite, elle ne comprenait pas comment la comtesse de Verdraine avait pu être rencontrée mourante sur une route, au milieu de la nuit, à plus de vingt lieues de Grenoble. M. de Miray, l'acquéreur des Bergères où la comtesse résidait, l'avait donc expulsée, chassée de son dernier asile ? C'était possible. Mais elle n'avait pas abandonné ses enfants, comme leur père, elle avait dû les emmener. Pourquoi l'avait-on trouvée seule sur la route ? Qu'étaient donc devenus les enfants ?

Comme on le pense, la danseuse était dans une grande perplexité, et plus elle réfléchissait, plus elle sentait augmenter ses inquiétudes.

Après avoir vu Pierre Rouget, elle avait fait écrire à Grenoble par son notaire et la réponse ne s'était pas fait attendre. Elle savait que le comte, contrefaisant l'écriture et la signature de M. de Miray avait commis un faux et que pour sauver son mari d'un procès criminel la comtesse avait vendu ses diamants, sa dernière ressource.

Or, selon les apparences, la malheureuse Paule avait dû s'éloigner à pied des Bergères parce qu'elle n'avait pas d'argent pour voyager autrement.

Mais Flora en revenait toujours à se demander ;

—Que sont donc devenus les enfants ?

A la fin, elle s'adressa cette question :

—Que vais-je faire ?

Elle resta un instant pensive, la tête dans ses mains, puis elle bondit sur ses jambes et agita le cordon d'une sonnette.

La femme de chambre parut aussitôt.

—Augustine, lui dit Flora, nous allons quitter cet hôtel, il faut que dans deux heures nous soyons tous rentrés dans ma petite maison des Batignolles ; vous allez envoyer le valet de pied prévenir Ajax. Cet ordre donné, vous vous mettez en devoir de faire des paquets de mes robes, de mes autres objets de toilette et de mon linge. Faites bien attention, surtout, que je ne veux emporter d'ici que ce que j'y ai apporté et ce qui m'appartient personnellement. Vous ne chercherez pas les bijoux que M. de Verdraine m'a donnés ; depuis trois jours ils ne sont plus dans le coffret où ils étaient serrés.

Jusqu'à nouvel ordre, le cocher restera pour soigner ses chevaux et garder l'hôtel avec le concierge. Avez-vous bien compris, Augustine ?

—Oui, mademoiselle.

—Allez donc prévenir vos camarades, et ensuite, sans perdre de temps, vous ferez ce que j'ai dit.

La femme de chambre, qui connaissait sa maîtresse, fut à peine surprise. Elle se retira silencieusement.

La danseuse descendit pour dire elle-même au cocher de lui aller chercher une voiture de remise.

—Mais, objecta-t-il, pourquoi mademoiselle ne me dit-elle pas d'atteler ? Depuis quelques jours mademoiselle ne se sert plus de ses chevaux et de ses voitures ; les pauvres bêtes s'ennuient à l'écurie.

—Je prends des voitures de place ou de remise parce que

cela me convient, répliqua froidement Flora ; si les chevaux s'ennuient à l'écurie, faites-les sortir ; votre devoir est de les bien soigner et de les conserver en bonne santé. Je ne vous empêche pas d'atteler n'importe à quelle heure et d'aller vous promener au bois.

Sur ces mots la jeune femme remonta dans sa chambre pour s'habiller, ce qui fut vite fait, car vingt minutes plus tard elle descendait rapidement l'avenue des Champs-Élysées.

Rue de Rivoli, sa voiture s'arrêta devant un bureau des télégraphes. Elle y entra et écrivit le télégramme suivant : " Je pars ce soir. Serai demain à Belley. Descendrai dans un hôtel et vous ferai prévenir. Ai besoin de causer avec vous. "MERCÈDES"

La dépêche était ainsi adressée :

"Stéphano, montreur de bêtes, champ de foire Belley (Ain).

La danseuse remonta dans sa voiture et se fit conduire chez son notaire, avec lequel elle resta plus d'une heure. La conférence ne fut pas moins secrète que les précédentes ; nous pouvons dire cependant que la jeune femme apposa sa signature : "Mercedès d'Argélias" au bas de plusieurs feuilles de papier timbré.

La danseuse passa ensuite à l'Opéra, vit le directeur et ensuite le caissier qui, contre un reçu, lui remit vingt mille francs.

Ses visites terminées, elle se rendit à sa maison des Batignolles. Ce fut Ajax qui lui ouvrit. Le nain bossu se mit à pleurer en la voyant, et saisit une de ses mains gantées sur laquelle il colla respectueusement ses lèvres.

La Papillonne revenait chez elle ; elle avait quitté le superbe hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne pour n'y plus rentrer.

Les ordres donnés à Augustine avaient été promptement exécutés. Le déménagement était fait. Les malles et les paquets étaient dans le salon et dans la chambre de Flora, et déjà Augustine s'occupait du déballage. La cuisinière avait allumé son fourneau et inspectait sa vaisselle et sa batterie de cuisine. Le maître d'hôtel et le valet de pied étaient en devoir de nettoyer partout.

—C'est très bien, dit Flora à sa femme de chambre, merci, ma bonne Augustine. Maintenant, je vous annonce que je vais faire un petit voyage.

—Mademoiselle sera longtemps absente ?

—Peut-être huit jours, je ne peux pas dire au juste.

—Puis-je demander à mademoiselle où elle va ?

—Dans le département de l'Ain.

—Et quand mademoiselle part-elle ?

—Ce soir. Vous pouvez préparer ma valise de voyage. Une seule robe très simple me suffira. Augustine, l'hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne est fermé ; demain, très certainement, le comte de Verdraine se présentera ici ; vous le verrez et lui direz que j'ai été forcée de m'absenter de Paris, mais qu'il sera averti de mon retour et que le jour même je le recevrai.

—Bien, mademoiselle.

La Papillonne fit sa toilette de voyage, dina, et elle se trouva prête à partir quand on vint lui annoncer que la voiture qui devait la conduire à la gare de Lyon l'attendait.

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, le comte de Verdraine vint à l'hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne avec l'espoir qu'il serait enfin reçu par la danseuse ; mais sa surprise fut grande quand il vit toutes les persiennes fermées, et sa surprise se changea en stupéfaction, en hébètement à la vue de deux grandes affiches jaunes collées sur chaque pilastre de la grille.

Pâle comme un mort, tremblant comme un fiévreux, la bouche béante, écarquillant les yeux, il lut :

"Vente publique par le ministère de M^e X., notaire, assisté de M. P., commissaire-priseur.

"Très riche mobilier : tapisseries anciennes, tentures, tapis, meubles de luxe, tableaux de maîtres ; des marbres ; des bron-

zes ; vases, potiches, porcelaines et faïence rare, nombreux objets d'art. Glaces, miroirs, lustres, appliques argent doré, pendules, etc., etc.

"Chevaux, voitures.

"Vins de grands crus en bouteilles.

Le comte lisait ou plutôt parcourait l'affiche, sautant des mots, des lignes, étourdi, affolé, ayant comme un nuage rouge devant les yeux.

Il laissa échapper une sorte de grognement sourd et souleva la petite porte. Le concierge ouvrit, et sans attendre que le comte l'interrogea, il lui dit gravement :

—Comme monsieur le comte peut le voir, l'hôtel est fermé, et dans quelques jours tout va être vendu. Mlle Flora et ses domestiques sont partis hier soir. Je reste seul avec le cocher, lui pour soigner ses chevaux, moi pour répondre aux visiteurs et en même temps pour garder l'hôtel.

Le comte tourna brusquement le dos au portier et courut comme un fou jusqu'aux Batignolles.

—Ah ! c'est monsieur le comte, dit Ajax quand il eut ouvert ; j'attendais monsieur le comte.

—Je veux voir ta maîtresse, il faut que je la voie ?

—Cela n'est pas possible, monsieur le comte, mademoiselle n'est pas à Paris.

—Tu mens, tu mens !

—Non, monsieur le comte : mademoiselle est partie hier soir pour plusieurs jours.

—Oh ! partie, partie !

—Mademoiselle ne m'a chargé d'aucune commission pour monsieur le comte ; mais monsieur le comte peut voir Augustine qui a, je crois, quelque chose à lui dire de la part de mademoiselle.

De Verdraine pénétra dans la maison et se précipita dans le salon où la femme de chambre entra presque en même temps que lui.

Sans commentaire et sans y rien ajouter, Augustine répéta simplement au comte les paroles de sa maîtresse.

—Mais pourquoi ce voyage ? demanda-t-il.

—Je l'ignore : une affaire grave, sans doute.

—Sera-t-elle longtemps absente ?

—Peut-être huit jours, a-t-elle dit.

—Mais où est-elle allée ?

—Dans le département de l'Ain.

—Est-ce qu'elle connaît quelqu'un dans ce pays ?

—Je ne sais pas.

Le comte essaya d'adresser d'autres questions à la femme de chambre, mais celle-ci y coupa court en disant :

—Mademoiselle ne m'a fait connaître aucune de ses intentions, aucun de ses projets ; elle nous a fait venir ici hier soir sans que nous sachions pourquoi ; je ne sais rien, absolument rien.

—Enfin je la verrai à son retour ?

—Mademoiselle m'a chargée de vous le dire, et je répète à monsieur le comte qu'elle vous fera prévenir aussitôt arrivée.

Voyant qu'il ne pouvait rien savoir de la servante, le comte se retira. Il était dans un état pitoyable, le malheureux. Il sentait que la danseuse lui échappait ; il commençait à comprendre qu'elle s'était jouée de lui, et ses poings se crispèrent, et ses dents mordaient ses lèvres avec rage.

Il était ruiné ; et, quand il aurait dépensé le dernier louis des quelques milliers de francs qui lui restaient sur la vente des bijoux de Mme de Brogniès, il serait aux abois ; et c'était maintenant, parce qu'il ne pouvait plus entretenir son luxe, satisfaire ses fantaisies, que Flora le quittait brutalement.

Et, chose horrible à constater, Flora, cette fille sans cœur et vénale, vendait le mobilier, les chevaux, les voitures et tous les objets précieux qu'il lui avait donnés !

Mais pourquoi, ayant tout accepté de lui, Flora avait-elle comme pris à tâche de le martyriser ? Pourquoi l'avait-elle poussé dans le gouffre où il se voyait englouti ?

Depuis longtemps, le comte de Verdraine ne pensait plus à la pauvre Dolorès, une de ses victimes, et il ne soupçonnait point qu'il fut frappé par une main vengeresse.

IX

LES HYPOTHÈSES

Il pouvait être dix heures du matin lorsque Flora arriva à Belley. Elle descendit à l'hôtel des Voyageurs, qu'on lui avait indiqué comme étant le meilleur de la ville, et où une chambre convenable put lui être donnée. Il n'y avait pas à choisir, car l'ouverture de la foire et des fêtes avait lieu le lendemain, et bien que Belley eût encore sa physionomie habituelle de petite ville de province, les étrangers y affluaient de tous les côtés et l'hôtel des Voyageurs était plein.

Dès qu'elle fut installée dans sa chambre, la danseuse fit appeler le maître de l'hôtel.

—Monsieur, lui dit-elle, il y a sur le champ de foire une ménagerie.

—Oui, en effet ; les bêtes sont arrivées hier soir et l'on en parle déjà dans toute la ville.

—Eh bien, monsieur, le maître de ces animaux se nomme Stéphane ; j'ai besoin de parler à cet homme et vous m'obligerez infiniment en le faisant prévenir qu'une dame venant d'arriver à Belley l'attend à l'Hôtel des Voyageurs.

—C'est bien, madame, je vais envoyer de suite un de mes garçons sur le champ de foire.

—J'ai encore une prière à vous adresser, monsieur.

—Je suis à vos ordres, madame.

—Je ne suis pas venu dans votre ville pour assister à vos fêtes, et j'ai l'intention de quitter Belley dans quelques heures, quand je me serai restaurée et reposée. Quelle distance y a-t-il de Belley à Bellombe ?

—Quatre bonnes lieues, madame.

—Il me faut une voiture pour me rendre à Bellombe ; pourrez-vous me la procurer ?

—Certainement, madame ; nous avons à l'hôtel des chevaux et des voitures constamment au service des voyageurs.

—Oh ! alors ! tout est pour le mieux.

—Quand madame voudra partir, elle n'aura qu'à me prévenir dix minutes avant.

—C'est entendu. Ah ! vous porterez sur ma note cinq francs pour la course que va faire un de vos garçons.

Le maître de l'hôtel s'inclina, saisi d'un profond respect, puis se retira, persuadé que cette jeune dame, si incomparablement belle, était pour le moins une princesse déguisée.

Vingt minutes plus tard, don Stéphane entra dans la chambre de Mercédès.

—Ah ! senora, senora, ma chère bienfaitrice ! s'écria-t-il en lui baisant les mains, que je suis donc heureux de vous voir !

—Moi aussi, Stéphane. Vous avez reçu ma dépêche ?

—Oui, senora.

—Votre lettre m'a fait quitter Paris précipitamment. Comme vous m'en avez informée, vous avez laissé la comtesse de Verdraine à Bellombe ?

—Oui, senora, chez les Gaspard, que vous avez connus, des amis.

—Dans quel état se trouvait la malade ?

—Ni mieux, ni plus mal.

—Qu'avez-vous fait de cette lettre inachevée que vous avez trouvée dans la poche de la comtesse ?

—Je l'ai précieusement mise dans mon portefeuille, et la voici, senora.

Mercédès prit la lettre et dit :

—Je la garde.

Après un moment de silence, elle reprit :

—Stéphano, la comtesse de Verdraine a deux enfants, deux petits garçons un de six ans et demi, l'autre âgé seulement de quatre ans et quelques mois ; elle devait les avoir avec elle ; Stéphane, si l'état de la petite-fille de Pierre Rouget me cause de poignantes appréhensions, je suis dans une très vive inquiétude au sujet des deux enfants ; Stéphane, où sont les enfants de la comtesse ?

—Mais je ne sais pas, balbutia le saltimbanque, j'ignorais que la comtesse de Verdraine eût des enfants.

—Alors, Stéphane, je n'ai pas à vous reprocher d'avoir continué votre route sans avoir pris des informations, après avoir recueilli Mme de Verdraine dans une de vos voitures. Ce que vous avez fait, mon vieil ami, je l'approuve et je vous en remercie. Ah ! si vous n'aviez pas ou pitié de cette jeune inconnue que vous trouviez sur la route presque morte, si vous ne lui aviez pas donné tous vos soins, en un mot, si, par votre faute, cette malheureuse eût perdu la vie, vous m'auriez causé une immense douleur et je ne vous aurais jamais pardonné !

Stéphano, Stéphane, où sont les enfants, que sont devenus les enfants ? Il ne faut pas que la comtesse de Verdraine meure, et il faut que les enfants soient retrouvés !

—Mercédès, que dois-je faire ? Je suis à vos ordres.

—Ce qu'il y a à faire, Stéphane, c'est moi qui le ferai. Il faut que je sache, avant tout, si la comtesse a quitté les Bergères, où elle demeurait, avec ses enfants.

—Oui, senora, cela est utile à savoir. Mais je dois vous apprendre qu'on fait en ce moment d'actives recherches pour retrouver la comtesse.

—Ah !... Comment le savez-vous ?

—On a supposé, fort justement, que c'était moi qui avais trouvé la malheureuse sur la route et qui l'avait amenée ; j'ai donc été désigné à la gendarmerie et les gendarmes ont reçu l'ordre de m'interroger au sujet de la jeune femme.

—Ne vous interrompez pas, Stéphane, je vous écoute.

Quand on est venu m'annoncer votre arrivée dans cet hôtel, je causais avec un maréchal des logis accompagné d'un gendarme : ces messieurs avaient déjà questionné plusieurs de mes hommes qui, se conformant à ma volonté, à mes ordres, avaient répondu qu'ils ne savaient rien, qu'ils n'avaient aucune connaissance de ce qu'on leur disait.

—Et vous, Stéphane, qu'avez-vous répondu aux gendarmes ?

—Que je n'avais pas rencontré sur ma route la jeune femme dont ils me parlaient.

—Un mensonge, Stéphane, un mensonge !

—Serais-je un Espagnol si je ne savais pas mentir ?

La jeune femme ne put s'empêcher de sourire.

—D'ailleurs, ajouta le saltimbanque, j'attendais vos ordres.

—Je vous comprends, mon ami ; mais il faut que je sache pourquoi l'on cherche la comtesse, que je sache qui a ordonné les recherches dont elle est l'objet. Je veux voir les gendarmes qui vous ont interrogé ; sans perdre une minute, Stéphane, allez trouver ces messieurs, et priez-les, de la part de Mercédès d'Argélias, de vouloir bien venir avec vous à l'Hôtel des Voyageurs.

Don Stéphane partit aussitôt et se rendit en courant à la gendarmerie.

Mercédès attendit une demi-heure. Enfin, le montreur de bêtes reparut. Il ne venait pas avec les deux gendarmes, mais était accompagné de leur chef, un lieutenant de gendarmerie.

—Monsieur, lui dit la jeune femme avec sa grâce séduisante, je vous remercie d'avoir bien voulu vous rendre à ma prière et je vous prie de m'excuser du dérangement que je vous cause. J'ai besoin de certains renseignements auxquels j'attache un très grand prix, et j'espère les obtenir de vous.

—De quoi s'agit-il, madame ?

—Vous êtes à la recherche d'une jeune femme au sujet de laquelle don Stéphane a été interrogé ce matin par deux gendarmes.

—Oui, madame. Mais avant de répondre aux questions que vous pourrez m'adresser, permettez-moi de vous demander à qui j'ai l'honneur de parler.

—Je suis Espagnole, monsieur, je me nomme Mercédès d'Argélias ; mais je suis mieux connue à Paris sous le nom de Flora ; je suis danseuse, première danseuse à l'Opéra. Du reste, j'ai là mon engagement et d'autres pièces que je peux vous faire voir.

—Oh ! c'est inutile, mademoiselle, j'ai eu le plaisir de vous voir sur la scène de l'Opéra et je vous reconnais.

—Alors, monsieur, nous pouvons causer comme de vieilles connaissances ?

—Oui, mademoiselle. Nous ne sommes pas précisément chargés de découvrir ce qu'est devenue cette jeune femme dont vous venez de parler ; on nous a signalé le passage d'une troupe de saltimbanques, d'une ménagerie dans les environs de Charnay, commune du département du Rhône, voisine du département de l'Ain ; on a pensé que cette troupe pourrait fournir des renseignements au sujet d'une femme disparue, et comme on était à peu près certain que la ménagerie se rendait à Belley, nous avons reçu l'ordre d'interroger les personnes de la troupe.

—C'est ce qui a été fait ; seulement, monsieur, don Stéphanano n'a pas dit la vérité aux gendarmes qui l'ont interrogé.

—Quoi, fit l'officier d'un ton sévère, en se retournant vers le saltimbanque, vous savez quelque chose ?

—Don Stéphanano n'est pas un grand coupable, dit vivement Mercédès ; ses intentions étaient bonnes, et c'est un sentiment honnête qui l'a fait agir. Il a trouvé la jeune femme au milieu de la nuit, sur la route, ne donnant plus signe de vie, et a pu croire, tout d'abord qu'elle était morte. Il l'a relevée, l'a placée dans une de ses voitures, lui a fait donner des soins et il est parvenu à ranimer la malheureuse.

Monsieur, savez-vous le nom de cette jeune femme ?

—Non, mademoiselle.

—Eh bien, c'est à cause de ce nom que don Stéphanano n'a pas cru devoir prévenir les autorités et n'a pas répondu aux interrogations des gendarmes ; il m'attendait et ne voulait rien dire avant de m'avoir vue.

J'ai quitté Paris hier soir en toute hâte. La jeune femme dont nous nous occupons est mon amie, c'est pour elle que je suis ici ; don Stéphanano l'a laissée à Bellombe, très malade, chez des amis à lui ; ce soir je serai près d'elle pour la soigner, et s'il y a des moyens à employer pour la sauver, elle vivra... il faut qu'elle vive.

Vous voilà renseigné, monsieur, au sujet de cette jeune femme que l'on cherche. Vous ignorez qui elle est ; je ne crois pas commettre une indiscretion en vous faisant connaître son nom. Cette femme, monsieur, cette femme aujourd'hui si malheureuse, est la comtesse de Verdraine.

—Ce nom ne m'est pas inconnu, mademoiselle ; je me rappelle un drame qui s'est passé il y a quelques années au château de Verdraine, près de Grenoble ; un enfant, une petite fille jetée dans une pièce d'eau et l'assassin découvert plus tard par un chien.

—Oui, monsieur, oui, découvert par le fidèle Miro, le chien de la comtesse de Verdraine et l'ami de ses enfants ; car la comtesse avait trois enfants ; mais deux lui restent, deux petits garçons, et je n'ai pas à vous le cacher, je suis dans une mortelle inquiétude au sujet de ces pauvres petits.

Je suis presque convaincue qu'ils étaient avec leur mère et don Stéphanano n'a trouvé que la comtesse sur la route. Que sont devenus les enfants, où sont ils ? Ah ! si je le savais, si je pouvais être tranquillisée sur leur sort, malgré le triste état dans lequel se trouve leur mère, je bénirais le ciel.

En prononçant ces derniers mots, des larmes qu'elle ne pouvait plus retenir, jaillirent des yeux de Mercédès.

Après un court silence, elle reprit :

—Ah ! il y a dans la vie des malheurs bien épouvantables, et les plus grands, les plus complets frappent trop souvent hélas ! ceux qui ne les ont pas mérités.

Monsieur, ne savez-vous donc rien concernant les enfants ? Est-ce que dans les instructions que vous avez reçues il n'est pas question des enfants ?

—Nullement question, mademoiselle.

—Mon Dieu, mon Dieu ! Mais qui donc fait chercher la mère ?

—Je l'ignore, mademoiselle.

—Et pourquoi la cherche-t-on, dans quel but ?

—Écoutez-moi, mademoiselle, et peut-être verrons-nous poindre une clarté. L'ordre que j'ai reçu m'est arrivé de Lyon, ce matin ; voici ce qui m'est dit :

« Une jeune femme inconnue jusqu'à présent a disparu ;

des saltimbanques voyageant avec une ménagerie et faciles à reconnaître, car ils ont encore avec eux un éléphant, un chameau et plusieurs gros chiens de montagne, ont passé sur la route où devait se trouver la jeune femme ; on ne les accuse pas d'un enlèvement, mais on pense qu'ils ont trouvé la femme et l'ont emmenée avec eux. Il y a lieu de croire que cette troupe de saltimbanques se dirigeait vers Belley où des fêtes vont avoir lieu. Vous aurez à interroger ou à faire interroger ces hommes, et vous donnerez communication des renseignements obtenus directement à M. le maire de la commune de Charnay (Rhône).

—Alors, monsieur, ce serait le maire de Charnay qui ferait chercher la comtesse de Verdraine ?

—Je le crois, mademoiselle.

—Vous aviez raison, monsieur, il y a là une clarté, peut-être un espoir.

—C'est à quelque distance de Charnay que M. Stéphanano a trouvé la jeune femme mourante ; or si elle voyageait avec ses enfants, nous avons le droit de supposer que ceux-ci ont été également trouvés sur la route ou sont arrivés seuls à Charnay.

Deux enfants étrangers, seuls, deux enfants perdus, sans compter qu'ils devaient pleurer bien fort, attirent vite l'attention. Naturellement, on les a interrogés et ils ont parlé de leur mère qu'ils avaient perdue, que peut-être ils croyaient morte, s'ils l'ont vue tomber sur la route, à l'endroit où M. Stéphanano l'a trouvée.

Bref, le maire, comme c'était son devoir, s'est occupé des enfants, leur a trouvé momentanément un asile et s'est adressé à la gendarmerie pour retrouver la mère, après l'avoir cherchée et fait chercher lui-même aux environs de sa commune, ce qui est parfaitement indiqué par ces mots : « Une jeune femme inconnue a disparu. » En effet, pour dire qu'une personne a disparu, il faut qu'on l'ait vainement cherchée ou l'on espérait la trouver.

Et ce qui indique mieux encore que le maire s'est livré à de sérieuses recherches, c'est qu'il a signalé le passage de forains, en supposant, avec raison, que la jeune femme avait été trouvée et emmenée par eux.

—Tout cela me paraît parfaitement logique, monsieur ; mais si les enfants ont été recueillis à Charnay et s'ils ont été interrogés, ils ont dit qui ils étaient, ils ont fait connaître le nom de leur mère, et cependant c'est une femme inconnue que cherche le maire de Charnay.

—Oui, il y a là quelque chose qui ne s'explique pas, et je ne peux pas répondre comme je le voudrais à votre objection, mademoiselle. Je ne connais pas le maire de Charnay, mais l'on pourrait deviner à quel sentiment de haute convenance et de respect il a obéi en cachant le nom de la comtesse de Verdraine, en la désignant comme une jeune femme inconnue.

—Mais vous avez parfaitement répondu à mon objection, monsieur.

—Malheureusement, je ne peux m'appuyer que sur des hypothèses ; mais j'ajoute que, dans tous les cas, pour être renseigné au sujet de la mère des deux enfants, le maire n'avait nullement besoin de faire connaître son nom ; avec les indications précises qu'il donnait, le jeune femme était suffisamment désignée.

—C'est vrai. Ainsi, monsieur, vous pensez, vous croyez que les enfants ont été recueillis à Charnay ?

—Oui, mademoiselle.

—Je voudrais partager entièrement votre idée, mais j'ai un doute.

—Ah !

—Mais si la mère, qui s'est évidemment mise en route à pied, n'avait pas ses enfants avec elle ?

—C'est une autre hypothèse ; alors je ne m'explique plus l'action du maire de Charnay, et je me demande d'abord comment et par qui il a appris qu'une jeune femme inconnue avait disparu, et ensuite dans quel but il a provoqué les recherches dont elle est l'objet.

—Vous tenez à votre idée, monsieur, et je vous en remercie ; vous voyez mon anxiété, mes inquiétudes, et vous voulez me rassurer sur le sort des enfants et me donner bon espoir. Merci, merci !... Ah ! si les pauvres petits sont à Charnay, je serai tranquillisée, encore un poids énorme que j'aurai de moins sur la poitrine.

Elle poussa un long soupir et poursuivit,

—Vous allez répondre au maire de Charnay, monsieur, pour l'informer que la jeune inconnue à laquelle il s'intéresse, a été, en effet, trouvée mourante sur la route par les hommes dont il a signalé le passage non loin de sa commune, vous lui ferez savoir que la jeune femme, malade d'épuisement, est à Bellombe, chez les époux Gaspard, où les meilleurs soins lui sont donnés.

Je vais aussi lui écrire, avant de quitter Belley, et demain dans la journée ou au plus tard après-demain matin, je recevrai sa réponse à Bellombe.

Et tendant gracieusement sa main à l'officier.

—Encore une fois merci, monsieur, dit-elle.

Le lieutenant de gendarmerie se retira.

Alors don Stéphano, qui se tenait tenu à l'écart, s'approcha de la danseuse, qui était restée debout la tête inclinée, pensive.

—Ah ! oui, mon ami, mon brave Stéphano, lui dit-elle tristement, je vous oubliais. Eh bien qu'avez-vous à me dire ?

—Rien, senora, c'est moi qui ai à vous demander si vous n'avez pas quelques ordres à me donner

—Pour le moment, non, mais dans quelques jours peut-être aurais-je besoin de vous.

—Je me tiens à la disposition de ma chère bienfaitrice.

—Oui, je sais combien vous m'êtes dévoué.

—A donner ma vie pour vous, senora.

—Est-ce que vous n'avez pas besoin d'argent ?

—Non, senora.

—Alors vous êtes riche aujourd'hui ?

—J'ai fait à Lyon d'excellentes recettes, et j'ai bon espoir de les continuer ici. Décidément, je commence à croire que je finirai par devenir riche.

—J'en serai heureuse, Stéphano.

Mercédès tendit sa main au saltimbanque, qui la porta à ses lèvres.

—A bientôt, senora.

—Oui, Stéphano, à bientôt. Il est probable que je vous reverrai ici, à Belley.

Le montreur de l'êtes s'inclina, puis sortit

Un instant après, le maître de l'Hôtel frappa à la porte de la chambre.

La danseuse, qui ne s'était pas encore assise, lui ouvrit

—Madame a-t-elle entendu la cloche ? demanda-t-il.

—Oui, j'ai entendu sonner ; qu'est-ce que c'est ?

—Le déjeuner.

—Quelle heure est-il donc ?

—Midi.

Mercédès se tourna vers la pendule.

—Oh ! elle ne marche pas, fit l'homme avec un sérieux comique, vous savez, dans les hôtels les pendules ne servent qu'à orner les cheminées. Voyant que madame ne descendait pas, j'ai pensé qu'elle ne voulait pas manger à la table d'hôte, et je viens demander à madame si je dois lui faire monter son déjeuner dans sa chambre.

—Oui, je mangerai ici.

—Qu'est-ce que madame désire ? Ne us vous

Mercédès l'interrompit.

—Faites-moi servir un potage, du poisson ou des œufs et un légume.

—Cela seulement ?

—Oui.

—Et comme dessert ?

—Le dessert sera pour une autre fois

—Oh ! madame n'est pas une mangeuse.

—C'est vrai.

—Quel vin ?

—De votre meilleur

—Une bouteille de vieux Médoc, alors ?

La danseuse ébaucha un sourire.

—Une bouteille, monsieur, fit elle, est ce que vous avez le désir de me voir grise ? Une demi bouteille, s'il vous plaît, et je n'en boirai pas la moitié.

—Madame prendra-t-elle du café ?

—Oui, mais à cette condition qu'il me sera servi chaud et bon.

—Oh ! madame, croyez bien que tout ce que nous avons à l'hôtel des Voyageurs est excellent, exquis.

—J'en suis convaincue. Vous voudrez bien avoir l'obligeance de me faire monter aussi du papier, de l'encre, une plume ; j'ai à écrire.

—Très bien, madame.

Le patron de l'hôtel disparut après avoir fait, pour un instant, diversion aux sombres préoccupations de la jeune femme.

On ne manquait pas d'activité à l'Hôtel des Voyageurs. On ne tarda pas à servir le déjeuner de la voyageuse. Mercédès avait faim, elle mangea avec appétit et se convainquit une fois de plus que pour bien manger et trouver bon ce que l'on mange, il faut avoir faim.

FIN DE LA SEPTIÈME PARTIE.

LA HUITIÈME PARTIE A POUR TITRE.

LA FEMME MARTYRE

EUARD & MACDONALD

FABRICANTS DE

POELES, FOURNAISES

et Ustensiles de Cuisine en Fer en général.

Ouvrages de PLOMBIER, FERBLANTIER et RÉPARAGE DE
POELES promptement exécutés.

LE POT "JEWELL RANGER"

EN FORME DE CERCLE, EST LE MEILLEUR DU MONDE
ENTIER.

244—Rue Saint-Jacques—244
MONTREAL

CHAPEAUX ET FOURRURES

J. R. BOURDEAU

97, RUE ST-LAURENT

La réputation de la Maison J. R. BOURDEAU est établie depuis longtemps.

Cette maison de premier ordre apporte le plus grand soin pour se tenir constamment au courant des modes les plus nouvelles et sa vaste clientèle ne fait qu'augmenter de jour en jour.

J. R. B. fabrique lui-même et fait une

Spécialité de CHAPEAUX DE SOIE et de FEUTRE de tout genre, ce qui lui donne l'avantage de vendre au prix du gros.

Les personnes qui désirent avoir des Chapeaux de premier choix ne peuvent mieux faire que de s'adresser au

No. 97, RUE SAINT-LAURENT

A L'ENSEIGNE DU BUFFLE

J. R. BOURDEAU—Chapelier et Manchonnier—MONTREAL